

L'or suisse, possible atout de négociation

GUERRE COMMERCIALE Cet hiver, le commerce du métal jaune a pesé dans le déficit commercial des Etats-Unis vis-à-vis de la Suisse. Alors, on cherche des solutions de ce côté pour réduire les taxes douanières américaines, et le genevois MKS Pamp sort du bois

RICHARD ETIENNE

La Confédération pourrait-elle faire construire une raffinerie d'or aux Etats-Unis? C'est la question du moment au sein de l'industrie aurifère. Elle est d'autant plus importante que le prix du métal n'en finit pas de battre des records: l'once vaut 3857 dollars (3070 francs), le double d'il y a deux ans. Mais un pourcentage pèse davantage dans la balance: 39%, la taxe que Washington impose désormais aux produits suisses.

Un prélèvement salé que Berne veut réduire, et le commerce de métal jaune pourrait jouer un rôle dans ce cadre. Il a largement contribué au déficit commercial des Etats-Unis vis-à-vis de la Suisse cet hiver, durant une période cruciale pendant laquelle la Maison-Blanche a préparé ses taxes douanières.

La Suisse intermédiaire

Délocaliser une raffinerie? En ouvrir une outre-Atlantique? Cela ferait-il sens? Ces idées sont sur la table. «Nous discutons depuis ce printemps avec le Seco [Secrétariat d'Etat à l'économie, ndlr] au sujet de possibles solutions du côté de l'industrie des métaux précieux. Et nous constatons que faire transiter des lingots par la Suisse entre le Royaume-Uni et les Etats-Unis n'est pas très efficace», indique Christoph Wild, président de l'Association suisse des fabricants et commerçants de métaux précieux (ASFCMP).

La Suisse joue en effet les intermédiaires. Quand les Etats-Unis achètent de l'or suisse, ce dernier vient souvent de Londres, où se trouvent les principales réserves du métal. Mais où il est stocké dans des formats non conformes aux standards outre-Atlantique:



Une vue de la raffinerie de métaux précieux Precinox. (LA CHAUX-DE-FONDS, 1ER JUILLET 2020/XAVIER VOIROL POUR LETEMPS)

les lingots britanniques pèsent en général 400 onces, alors qu'aux Etats-Unis les barres de 100 onces sont privilégiées.

La marchandise transite donc par le pays des raffineries. Le secteur emploie 1500 personnes en Suisse et ses marges sont faibles. Le métal y est fondu et divisé en barres plus petites, avant de repartir en général vers New York. Le voyage - y compris la

refonte - coûte entre 3 et 5 dollars par once, selon le World Gold Council, la faîtière du secteur.

«Parmi les idées évoquées avec le Seco, il y a la possibilité qu'un ou plusieurs de nos membres élargissent leurs activités aux Etats-Unis. Mais c'est à eux de décider et il faudra que ce soit raisonnable économiquement, indique Christoph Wild. Sinon il faudra subventionner cela.» L'AS-

FCMP discute de ces idées avec les autorités, qui les considèrent ou non dans leurs négociations avec Washington.

Valeur refuge

Les incertitudes générées par le retour de Trump au pouvoir ont poussé cet hiver de nombreux Américains à se tourner vers cette valeur refuge, et les quantités d'or importé ont explosé. Depuis le

mois d'avril, la Suisse achète toutefois de nouveau plus d'or des Etats-Unis qu'elle n'en vend, selon les douanes. En août, la Suisse a fait venir 23 tonnes d'or du pays de l'Oncle Sam, contre 2,7 tonnes dans le sens inverse.

«En tant que société suisse spécialisée dans les métaux précieux et opérant à l'échelle internationale, nous nous engageons à soutenir le gouvernement suisse

dans les discussions avec l'administration américaine», indique James Emmett, le directeur général de MKS Pamp, un raffineur basé à Genève. «Notre groupe est déjà fortement implanté aux Etats-Unis, qui constituent l'un de nos principaux marchés. Ces dernières années, nous avons réalisé d'importants investissements stratégiques dans ce pays.»

«Nous cherchons de nouvelles opportunités»

MKS Pamp a racheté en 2023 un négociant de métaux à Oklahoma City, Apmex. Deux autres exploitants de raffineries en Suisse, Metalor et Argor Heraeus, sont aussi présents aux Etats-Unis. Et quand NTR, un raffineur américain, a fermé ses portes à la suite d'une affaire de blanchiment d'argent, des sociétés suisses ont voulu reprendre ses actifs. «Nous cherchons de nouvelles opportunités pour étendre notre présence aux Etats-Unis», ajoute James Emmett sans donner plus de détails.

«Cela fait longtemps que des raffineurs suisses s'intéressent au marché américain, les discussions actuelles ne sont pas à considérer comme une rupture ou un basculement mais comme une accélération», estime Marc Ummel. Selon cet enquêteur de l'ONG Swissaid, le transit d'or, entre Londres et New York via la Suisse, ne fait pas forcément sens non plus.

Il souligne qu'il y a aux Etats-Unis beaucoup d'or minier, notamment dans le Nevada, mais aussi issu de vieux bijoux, et que seulement deux raffineries certifiées par la London Bullion Market Association (LBMA), la faîtière du commerce aurifère, sont recensées dans ce pays. L'une est la propriété de Metalor et l'autre du groupe américain Asahi. ■

Medtech-Firmen werden zu Patienten

Die Aktien von Sonova, Straumann und anderen Medizintechnikern leiden schon länger – jetzt erschreckt Trump mit einer neuen Idee

BENJAMIN TRIEBE

Manchmal ergeht es Unternehmen wie Menschen. Sie können bester Gesundheit sein, aber dann schleicht sich ein hartnäckiger Schnupfen ein – und beim Naseputzen rennt man mit dem Fuss gegen den Bettpfosten. Ähnliches passiert derzeit der Schweizer Medtech-Branche. Der Bettpfosten ist die Zollpolitik von Donald Trump.

Die Medizinaltechnik profitiert grundsätzlich von stetig wachsenden Märkten. Die Weltbevölkerung wird weiterhin älter, reicher, und sie ist bereit, für Gesundheit mehr zu zahlen. Wer ein Gesundheitsproblem hat, wartet ungern mit der Behandlung. Doch in diesem Jahr läuft das Geschäft nicht rund.

Der Zauber ist verflogen

Zum ersten Mal seit vier Jahren werden die Aktien europäischer Medtech-Firmen nicht mehr teurer bewertet als der Gesamtmarkt, gemessen am Verhältnis vom Kurs zum erwarteten Firmengewinn. Das hat die Grossbank UBS

beobachtet. Der Aufschlag hat sich seit Frühjahr 2024 kontinuierlich zurückgebildet – und ist jetzt verschwunden. Ein wesentlicher Grund sind Konjunktursorgen in den wichtigen Märkten USA und China.

Zwar übernehmen Krankenkassen oder der Staat einen wichtigen Teil der Gesundheitsausgaben. Doch die Patienten müssen oft einen Selbstbehalt leisten und werden vorsichtiger, wenn die Wirtschaftslage unklar ist. Das gilt besonders, wenn die Preise der Produkte hoch sind wie für Schweizer Qualitätsprodukte. Eine Behandlung wird vielleicht nicht aufgeschoben, aber die Patienten wechseln zu günstigeren Anbietern.

Der Kurszerfall zeigt sich auch bei den Valoren der beiden Schweizer Branchenriesen, beim Hörgerätehersteller Sonova und bei Straumann, dem Produzenten von Zahnimplantaten. Sonova-Aktien haben seit Jahresbeginn rund 25 Prozent an Wert verloren, jene von Straumann etwa 20 Prozent. Der Schweizer Leitindex, der Swiss-Market-Index (SMI), hat hingegen um 8 Prozent zugelegt.

Für Sonova ist der Rückgang bitter, denn die schwindende Marktkapitalisierung hat den Konzern seinen Platz im SMI gekostet. Bei der Neujustierung im September durfte der Zementkonzern Amrize, der durch eine Abspaltung von Holcim entstanden war, im Leitindex verbleiben. Sonova hingegen schied aus, weil der Index auf den Normalbestand von 20 Titeln reduziert werden musste. Das Unternehmen hatte sich den Spitzensitz erst im Jahr 2022 erkämpft.

Plötzlich im Visier

Der Entscheid der Börse fiel noch vor der jüngsten Wendung im Zollstreit mit den USA, dem weltweit wichtigsten Markt für Medizintechnik. Schweizer Medtech-Hersteller unterlagen aber bereits den Länderzöllen, die US-Präsident Trump seit dem Frühjahr verhängte. Je nach Produktionsstandort wurden sie unterschiedlich hart getroffen.

Nun könnten diese Belastungen deutlich zunehmen. Vor wenigen Tagen wurde bekannt, dass die amerikanische Regierung auch gegen die Med-

tech-Branche eine sogenannte Section-232-Untersuchung eingeleitet hat. Die Analyse soll bestimmen, ob die Abhängigkeit von Medtech-Importen ein Risiko für die nationale Sicherheit darstellt, das separate Schutzzölle rechtfertigt. Im Fokus steht medizinische Ausrüstung aller Art, selbst Schutzbekleidung.

Die Untersuchung sei überraschend gekommen, heisst es vom Branchenverband Swiss Medtech. Sie bedeute eine erhebliche Unsicherheit. Möglich seien Zölle im zweistelligen Bereich, was den Zugang zum amerikanischen Markt massiv erschweren würde. Anders als die Pharmahersteller profitierte die Medtech-Branche bis heute nur von begrenzten Zollerleichterungen – vor allem dem sogenannten Nairobi-Protokoll. Diese internationale, in amerikanisches Recht übertragene Übereinkunft schreibt eine Zollbefreiung für Produkte fest, die für behinderte Personen entwickelt wurden. Dazu gehören unter anderem Hörgeräte.

Doch Hörgeräte werden nun explizit als Gegenstand der laufenden Section-232-Untersuchung genannt. Damit ist auch das Nairobi-Protokoll in-

frage gestellt. Für Sonova ist das eine kalte Dusche; die Firma unterhält keine Hörgeräteproduktion in den USA. Eric Bernard, der Mitte September das Amt vom langjährigen CEO Arnd Kaldowski übernommen hat, dürfte sich ein anderes Antrittsgeschenk gewünscht haben.

Doch wenn es um die grössten Kurschwankungen geht, sticht Ypsomed heraus. Von Anfang 2023 bis Mitte 2025 kletterte der Wert einer Ypsomed-Aktie von rund 170 auf bis zu 430 Franken – und sackte Ende September auf 300 Franken ab. Die Luft war bei der hohen Bewertung einfach zu dünn geworden.

Ypsomed hat sich auf die Herstellung von Injektoren fokussiert: für Insulin oder für Abnehmspritzen von Anbietern wie Novo Nordisk. Das Geschäft boomt, Ypsomed hat langfristige Liefervereinbarungen abgeschlossen und investiert stark. Vor wenigen Tagen wurde das Richtfest für das zweite Werk im ostdeutschen Schwerin gefeiert. 2027 soll auch ein Werk in den USA eröffnet werden. Bis 2030 will die Firma den Umsatz auf rund 1 Milliarde Franken steigern. Die Pläne haben die Anleger beruhigt.



Des visiteurs tiennent des drapeaux suisses, dans la file menant au pavillon helvète. (OSAKA, 10 SEPTEMBRE 2025/NICOLAS DUFOUR/LE TEMPS)



Le pavillon suisse de l'Exposition universelle. (OSAKA, 22 AVRIL 2025/SOICHIRO KORIYAMA/EPA)

A Osaka, le drapeau suisse

JAPON L'Exposition universelle ferme ses portes dans dix jours. Les Suisses revoient leurs espoirs d'affluence à la baisse... parce qu'il y a beaucoup de monde. Balade et explication d'un paradoxe qui voit fleurir le drapeau national dans les files d'attente

NICOLAS DUFOUR, OSAKA

Un invariable délai d'une heure et quarante-cinq minutes juste pour accéder au site. Des files d'attente devant les pavillons pouvant dépasser les deux heures, par 30 °C dans un air humide, les tissus collant au corps. Au Japon, l'Exposition universelle d'Osaka exige beaucoup de ses visiteurs. Ce qui ne les rebute pas. La manifestation, qui se clôt le 13 octobre, ne désemplit plus, chaque jour de 9h à 22h. Il n'est plus possible d'acheter des billets jusqu'au dernier jour, tout est désormais plein.

Face à l'afflux, des responsables de pavillons, comme les Suisses, doivent revoir leurs prévisions de fréquentation... à la baisse. Un

paradoxe qui illustre les soucis pratiques de cette grand-messe mondiale, prise dans d'inextricables problèmes de gestion des flux.

■ Commençons par visiter le pavillon suisse

Le pavillon suisse paraît plutôt discret et mignon avec ses trois bulles blanches qui forment son espace. Il est casé contre la fière bâtie de bois de l'Autriche branissant sa terrasse comme argument de vente. A droite (au sud), la Colombie, un cube blanc assez élégant, puis un peu plus loin, le masif volume du Portugal.

A l'entrée du pavillon suisse, une première salle, bien fraîche, propose l'hymne national en musique de fond et des dessins de décou-

pages en papier façon armailles. On y voit la montée à l'alpage ou des manifestants discrets. «Nous y évoquons les valeurs nationales, le système de vote au CERN», résume Béatrice Bleuler, de Présence Suisse, responsable de la communication du pavillon. Ce sens général ne saute pas aux yeux, mais l'introduction paraît sans conteste très helvétique. «Nous devons raconter une histoire accessible à tout le monde...» plaide-t-elle.

Etape suivante, un espace, encore plus frais, dans lequel évoluent des bulles.

Elles sont émises au sol et flottent dans l'air, avec des messages que les visiteurs peuvent composer sur des écrans.

Passage par quelques vitrines qui présentent des travaux d'institutions

scientifiques ou d'entreprises dont le sponsor Nestlé, puis arrêt face à un mur affichant des explications

concernant des domaines choisis au moyen de boutons: le futur de

l'économie, la gouvernance mondiale, la révolution quantique et l'intelligence artificielle, l'augmentation du corps...

Et pour finir en d'alpestres couleurs, Heidi – qui d'autre? Mais bien sûr, celle de la série japonaise

de 1974, conçue visuellement par Isao Takahata et Hayao Miyazaki, les futurs fondateurs du Studio Ghibli. Les curieuses et curieuses, à plus forte raison en couple, s'y font photographier devant la rigolote montagnarde qui se balance, ou à côté du brave grand-père.

A la boutique du pavillon suisse, des chiens sculptés en bois («best-seller»), des jeux modernes de start-up suisses, des saint-bernards («en bundle!») et un vin rouge valaisan en promotion.

Presque chaque soir de 20h à 21h, au début des départs en masse du site de l'Expo, un grand bonhomme rieur pose son stand de «Happy (Hour) Swiss Beer», une Rügenbräu en canette cédée à 900 yens (4 fr. 80) au lieu de 1450. Les assoiffés des 30 °C forment une petite file. Le vendeur – «américain», précise-t-il – gonfle le torse: «J'écoule 280 canettes par soir. Un soir jusqu'à 400, mais j'avais un rabatteur.»

■ A Osaka, on attend aussi pour les frites ou la fondue

Ambiance d'Expo. Il y a relativement peu de food trucks ou de stands volants sur le site. Les cantines sont concentrées dans des



Le Ring, un immense anneau de bois qui encercle toute la surface du site. (OSAKA, 11 AVRIL 2025/KYODO NEWS VIA AP)



Distribution de drapeaux suisses dans la file menant au pavillon. (OSAKA, 1ER OCTOBRE 2025/DFAE/PRESENCE SUISSE)

SUR LE WEB

Le pavillon de la France, une indécence promotionnelle
Au Japon, sur le site de l'Expo universelle d'Osaka, la France fait la retraite de ses sponsors avec une absence d'intelligence, un manque d'élegance globale du propos, qui stupéfie. Retrouvez l'article de Nicolas Dufour sur [L'Étudiant](#).

■ «Oui, nous avons adopté la méthode suisse!»
Comme de juste, les drapeaux, surtout lorsque l'on n'est pas pressé, deviennent des jouets inattendus ainsi que d'excellents matériaux à images. On fait des photos de groupe, on multiplie les selfies, on se contorsionne pour capter à la fois le drapeau et le pavillon derrière. Ces fanions bricolés, nés d'un casse-tête à résoudre, deviennent d'extraordinaires outils de branding national.

D'ailleurs, les voisins autrichiens ont copié: «Oui, nous avons adopté la méthode suisse», s'esclaffe Helmut Döller, le directeur du pavillon viennois, lequel propose une coquette balade musicale. On reste dans le rouge et le blanc.

Dans l'ensemble, note Béatrice Bleuler, «nous accueillons en moyenne 5500 visiteurs par jour, ce qui devrait nous amener à environ 1 million de visiteurs d'ici à la clôture. Ce chiffre est légèrement en dessous de nos prévisions initiales» – Présence Suisse avait parlé de 1,5 million. Elle ajoute: «La qualité des visites est nettement supérieure. En moyenne, les visiteurs passent environ vingt minutes à l'intérieur du pavillon, un temps bien plus élevé qu'anticisé.»

Le 1er octobre, le compteur helvétique s'élevait à 954 216 personnes. «Notre pavillon figure parmi les plus populaires selon différents classements» assure la porte-parole. Elle raconte l'extraordinaire boom des canaux sociaux du pavillon quand une vedette de la J-pop, qui n'avait droit qu'à une visite de pavillon, a lancé: «Je veux voir Heidi!»

■ Que voit-on à Osaka 2025?

Passé le magnifique Ring, que voit-on dans cette grand-messe? Impossible de généraliser sur la base de quelques pavillons vus. Il y a quelques déceptions, comme le Canada, souvent très puissant dans ces expos, qui amuse sans plus avec un jeu de réalité augmentée contenant l'évolution du pays par des images apparaissant sur des simili-blocs de glace. Assez gadget. Singapour, aussi une valeur en principe sûre, a voulu jouer, ici, une carte fortement promotionnelle avec un décor délicat – et aussi des bulles, un peu comme en Suisse.

La Belgique a quelque courage à l'heure où la Santé publique américaine est pilotée par Robert Kennedy Jr puisqu'elle fait l'apologie... des vaccins et de ses sites de production, dans un cheminement esthétiquement magnifique. Le pavillon français, lui, se révèle d'une ineptie complète avec son indécent étalage de ses sponsors.

Chez les Américains, on rigole avant même l'entrée, avec des hôtesses hilares, et passé la bienvenue du président, on fait une sympathique course d'école dans les paysages nationaux. L'Ukraine n'a pas de pavillon propre et s'est fait aider par le Japon, mais son installation est percutante. On entre dans un supermarché où les objets, que l'on scanne, évoquent des valeurs, lesquelles sont contées dans des vidéos de guerre. Au plafond, le slogan: «Not for sale.» Très fortement photographié.

■ Les expos, des machines à images

Car ainsi vont les expositions universelles. Elles représentent de gigantesques machines à photos, à selfies, à souvenirs. Ces installations éphémères, autant de dehors qu'au-dedans des pavillons, servent de décors à de futures réminiscences. Les explorations en solitaires, les escapades en couple, les pérégrinations en groupes ou en entreprises forment autant de morceaux de mémoires.

Dans la touffeur et la torpeur, le pavillon suisse affiche une gentille roublardise parfaite pour l'occasion. Avec leurs jolies bulles, leur joyeuse Heidi et surtout leurs petits fanions qui frétilent dans la canicule, les Suisses auront su se vendre. ■

fait la circulation

quartiers précis. En revanche, les restaurants des pavillons, quand ils en proposent, sont pris d'assaut. Dans certains cas, l'attente est à peine moindre que celle des pavillons eux-mêmes, que ce soit pour grignoter des frites chez les Belges, tester la poutine au Canada, prendre un burger des Américains, sans oublier, évidemment, engloutir une fondue.

L'atout le plus spectaculaire de cette Expo est le Ring, un immense anneau de bois qui encercle toute la surface du site, installé sur une île artificielle, Yumeshima, à l'ouest d'Osaka.

La structure de bois de 2 kilomètres de circonférence a été érigée selon une technique ancestrale sans clou ni vis, avec du cèdre et du cyprès japonais ainsi que quelques renforts de mélèze et de pin. Au sommet, on y jouit de l'air maritime et on y contemple le site du côté intérieur, la cité et l'océan sur l'autre versant. L'installation a été certifiée comme la plus grande en bois du monde. Sous le Ring, des milliers de bancs offrent des places à l'ombre. Cet été 2025, le Japon a battu des records de chaleur.

REPORTAGE

■ La première Expo d'Osaka en 1970, un jalon

L'Exposition universelle revient au Japon vingt ans après celle de la préfecture d'Aichi en 2005, vers Nagoya, qui s'était singularisée par une tenue sur deux sites reliés par une télécabine. Surtout, Osaka 2025 célèbre l'Expo d'Osaka de 1970, la première en Asie depuis que ces raouts existent. Pour les fidèles, Osaka 1970 reste un souvenir proche du mythe. Elle a tenu le record de fréquentation (64 millions de billets) jusqu'à Shanghai 2010 et ses 73 millions.

A l'instar de chacune de ces manifestations, l'actuelle Expo d'Osaka a provoqué moult polémiques concernant le site, les retards, les dépassements de budgets... Et des craintes à son ouverture: les allées, alors, paraissaient bien clairsemées. Le public a tardé à venir en masse.

La foule a gonflé dès le début de l'été, encouragée par un abonnement pour la saison qui a donné envie à bien des gens de revenir plusieurs fois dans ce décor chahuté. La fréquentation, alors, n'a plus faibli, passant de 100 000

personnes par jour à plus de 200 000. L'objectif proclamé, 28 millions d'entrées, sera atteint. En 2021, l'Expo – décalée pour cause de covid – de Dubaï a affiché 23 millions de tickets.

■ En réalité, le site est plutôt serré

Le problème d'Osaka est que, malgré l'apparente vastitude du site, il n'est pas si grand. A 1,55 km², il est proche de celui de Milan en 2015 (1,1 km²) et loin de Dubaï (4,38 km²), sans parler du délire de Shanghai (5,28 km²).

Milan avait bouclé sur un bilan d'un peu moins de 21 millions de visiteurs, dans un espace de conception classique, avec des grandes allées autour d'un cœur. Osaka comporte aussi des allées, mais qui peuvent se croiser, et elle n'a pas de centre absolu comme le fut la grande structure de Dubaï, l'Al Wasl Plaza. Par exemple, au Japon cette année, la salle de concert majeure, qui a récemment accueilli Indochine, est excentrée, à gauche de la principale entrée.

Conséquence, dans l'Expo de 2025, la gestion des flux semble

constituer un enjeu de chaque instant, même si les visiteurs japonais forment souvent d'eux-mêmes des files d'attente, sans avoir besoin de barrières. Dans bien des endroits, les flâneurs déambulent le long de grandes allées informelles qui, souvent, coupent les files de pavillons situés au bord de ces avenues. Les queues pour les pavillons sont donc perpendiculaires au sens de circulation des badauds.

■ «Nous nous sommes fait taper sur les doigts»

D'où le drame suisse, entre autres nations. «Nous nous sommes fait taper sur les doigts par la direction de l'Expo!» rigole Béatrice Bleuler. Car la file des amoureux de la Suisse bloquait la déambulation des visiteurs qui voulaient aller plus haut – par exemple pour voir le très couru pavillon chinois, lequel se trouve justement au sommet nord de l'allée des Portugais, des Colombiens, des Suisses et des Autrichiens.

Dans un autre quartier, les Allemands, qui ont la même préoccupation, ont réglé le problème de manière fort carrée. Quand ils

veulent faire avancer leurs fans, donc leur faire traverser le boulevard, d'énergiques hôtes et hôtesses tirent une corde qui bloque de facto la circulation. Les brebis presque égarées peuvent traverser, puis les hôtesses retirent leur corde et libèrent les promeneurs. Les Allemands peuvent agir avec une telle autorité parce que le début de leur file se situe sous le Ring, dans un large espace. Il est balisé par des barrières. Pour les Suisses ou les Autrichiens, pas moyen de procéder ainsi.

C'est là qu'intervient le génie helvétique.

À la mi-août, quand les masses de l'île de Yumeshima ont commencé à gonfler, les représentants suisses ont eu l'idée de distribuer des petits drapeaux rouges à croix blanche aux personnes qui patientent de l'autre côté de l'allée. Les fanions sont présentés comme des billets: quand les poulains peuvent traverser, ils rendent le drapeau. Ça prouve qu'ils ont bien poireauté, de l'autre côté, pendant une heure par 31 °C, sous les parapluies, pour s'abriter du cagnard.

Dans la touffeur et la torpeur, le pavillon suisse affiche une gentille roublardise parfaite pour l'occasion. Avec leurs jolies bulles, leur joyeuse Heidi et surtout leurs petits fanions qui frétilent dans la canicule, les Suisses auront su se vendre. ■

Les maçons annoncent la grève

Suisse romande ► Après leurs collègues fribourgeois et genevois, 900 maçons vaudois ont voté en faveur d'une grève de deux jours les 3 et 4 novembre. Ils dénoncent le «blocage» des négociations pour le renouvellement de la convention nationale (CN) du secteur principal de la construction.

Réunis à Lausanne vendredi soir, les maçons vaudois ont critiqué la volonté de la Société suisse des entrepreneurs (SSE) de «totalement démanteler leurs conditions de travail», a indiqué samedi le syndicat Unia dans un communiqué.

Les maçons jugent «inacceptables» les propositions de la délégation patronale, qui incluraient par exemple la semaine de travail de cinquante heures, sans possibilité de calculer le temps des déplacements sur un chantier, la flexibilisation de quatre cents heures du temps de travail, ou le travail généralisé du samedi sans supplément.

«Avec ses propositions, la SSE marche sur la tête et va aggraver la situation de pénurie de main-d'œuvre», dénonce Pietro Carrubbio, responsable de la construction chez Unia Vaud. Ce secteur est en effet confronté à un profond manque de personnel.

Par leur mobilisation, les maçons vaudois demandent à l'inverse des journées de travail moins longues, la fin du temps de déplacement non payé, une pause payée et une augmentation de salaire décente pour tous.

Avant les maçons vaudois, ce sont leurs collègues fribourgeois qui ont voté à l'unanimité une grève pour les 3 et 4 novembre. «Trop, c'est trop», ont-ils estimé lors d'une réunion en assemblée générale intersyndicale tenue le 27 septembre, avaient alors indiqué les syndicats Syna et Unia.

«Les maçons ont été scandalisés en découvrant les propositions de la SSE. Même des patrons trouvent ces revendications

absurdes», a fait savoir Yannick Ferrari, membre de la direction régionale d'Unia Fribourg.

«La colère est immense face à l'arrogance et à l'entêtement de la SSE, précise les syndicats dans leur communiqué. La dernière date de négociation est planifiée le 28 octobre. Passé cette date, si aucun accord n'est trouvé, un vide conventionnel de la CN et de la CCT fribourgeoise est à prévoir dès le 1^{er} janvier 2026.

Les maçons genevois ont eux aussi voté la grève pour les 3 et 4 novembre. La décision a été prise à fin septembre déjà: 94% des travailleurs qui se sont exprimés ont voté pour. «Les maçons ont démontré une détermination sans faille à combattre les attaques patronales sans précédent à l'encontre de leurs conditions de travail», ont écrit la semaine passée les syndicats SIT et Unia Genève. **ATS**

Elles sont caissières, femmes de ménage, ouvrières agricoles, secrétaires et ont vécu des violences sexuelles sur leur lieu de travail. Mais leur #MeToo peine à être entendu

Difficile #MeToo des métiers précaires

MARISOL RIFAI

Travail ► Marocaine de 42 ans, Yasmina Tellal a travaillé six ans dans la récolte et le conditionnement de fruits et légumes dans le sud de la France. «Dès le départ, ils ont instauré un système de peur. Ils venaient nous embrasser pendant la pause, nous toucher ici et là, nous inciter à accepter 300 euros pour coucher avec eux», décrit Mme Tellal. Arrivée d'Espagne en 2011 avec une promesse d'embauche en France dans une société d'intérim espagnole, elle vise un contrat d'un an au salaire minimum en France (environ 1800 euros bruts), logée et nourrie. Mais rien ne se passe comme prévu. «J'étais payée 400 euros environ, parfois moins, je devais me débrouiller pour le loyer et les conditions de travail étaient inhumaines», se souvient-t-elle.

«Un jour, alors que je suis en voiture avec mon responsable, il s'arrête sur une aire de repos, attrape ma main et la met dans... son truc», peine à articuler, plus de dix ans plus tard, Mme Tellal. «Quand tu n'as pas d'argent, tu es piégée, tu es obligée de rester et de la fermer», murmure-t-elle. En 2015, elle commence à ressentir des vertiges, des paralysies... Les médecins diagnostiquent une sclérose en plaques, apparue, selon elle, à cause de tous ces traumatismes. «Ils ont cassé ma vie», dit Mme Tellal, pour qui la maladie a été le déclencheur pour porter son combat devant la justice: «Je n'avais plus rien à perdre.» En 2021, le couple à la tête de la société espagnole, aujourd'hui en liquidation, a été condamné à cinq ans de prison dont trois avec sursis, pour travail dissimulé mais pas pour traite d'êtres humains, plaidé par l'avocat de Mme Tellal, Mme Yann Prevost. Le volet des violences sexuelles, lui, n'a même pas été abordé. Lex-travailleuse agricole a obtenu en 2023 plusieurs dizaines de milliers d'euros de dommages et intérêts, une somme confirmée en appel en juin 2025. Décrite comme une «lanceuse d'alerte» par Mme Prevost, Yasmina Tellal fait un peu figure d'exception dans le panorama des femmes victimes de violences sexuelles. En France, 83% de ces affaires seraient classées sans suite et jusqu'à 94% dans les cas de viols, comme s'en est alarmé mi-septembre le Conseil de l'Europe.

«Mur du silence»

Combien sont-elles ces femmes employées en bas de l'échelle, mal payées, parfois dépayées, souvent en situation affective fragilisée, divorcées ou mères célibataires, harcelées ou agressées par leurs patrons, collègues ou clients? On est loin ici des actrices, écrivaines, journalistes qui à Hollywood ou en France ont, malgré leur notoriété, déjà eu tant de mal à briser l'omerta ces dernières années. «Ce sont des personnes qu'on ne voit pas, elles n'arrivent souvent même pas dans les cabinets d'avocats», répond Mme Jessica Sanchez, une avocate bordelaise spécialisée dans le droit social. «Il faut un courage fou (...) et il faut en avoir les moyens», poursuit-elle. «La première question qu'elles se posent est: 'Comment je fais pour ne pas perdre mon travail, parce que sans ça je ne peux pas payer mon loyer, nourrir mes enfants, etc.'», explique Tiffany Coisnard, juriste chargée de mission à l'Association européenne contre les violences faites aux femmes au travail (AVFT).

Si on rajoute au manque de ressources financières et sociales le fait de travailler sans titre de séjour ou de dépendre d'un emploi pour le conserver, «se rendre visible dans le cadre



Si la parole des femmes est davantage entendue, elle reste néanmoins «beaucoup moins médiatisée» dans les métiers précaires, constate l'Association européenne contre les violences faites aux femmes au travail. KEYSTONE-PHOTO PRÉTEXTE

d'une dénonciation ou d'un procès» devient presque impossible, appuie la chercheuse au CNRS Pauline Delage, spécialisée dans les luttes et violences de genre.



«On nous fait rapidement comprendre que ça ne sert à rien. C'est toujours le client qui est protégé»

Rachel Keke

Il y a en France très peu de données chiffrées sur les violences sexuelles au travail, héritage du «droit de cuissage» de la première révolution industrielle, comme l'a écrit la sociologue Marie-Victoire Louis.

Le dernier chiffre officiel date de 2014 quand le Défenseur des droits soulignait qu'une femme sur cinq déclarait avoir été confrontée à une situation de harcèlement sexuel au cours de sa vie professionnelle. Depuis, une étude de l'Ifop réalisée en 2019 sur quelque 5000 femmes en Italie, Espagne, France, Allemagne, Grande-Bretagne, a révélé que 60% des Européennes ont été victimes d'une forme de sexismes ou de harcèlement sexuel au travail au cours de leur vie professionnelle et que 11% ont déjà eu un rapport sexuel «forcé» ou «non désiré». Parmi elles, relève l'étude, «seule

une très faible minorité (...) parvient à briser le mur du silence, qui paralyse tout particulièrement les femmes âgées ou ne disposant pas d'un niveau de vie leur permettant de prendre le risque d'un conflit avec leur hiérarchie».

«Tellelement normalisé»

«Le harcèlement sexuel au travail est tellement normalisé et intériorisé comme un risque inhérent à leur métier que les femmes ont beaucoup de mal à mettre un terme dessus», souligne Tiffany Coisnard de l'AVFT. Pendant des mois, Marie (prénom changé), secrétaire dans un cabinet médical en région parisienne, a refoulé le harcèlement sexuel et le viol qu'elle a subis de la part d'un de ses patrons médecins. Lors de son recrutement en 2020, après un déménagement et une séparation difficile, le médecin lui fait comprendre qu'il y a «une super ambiance au cabinet», qu'ils font souvent des after work tous ensemble. «Moi, petite provinciale, ça me faisait rêver», dit cette mère de famille de 42 ans. Rapidement s'installent des «caresses dans le dos, des ouvertures de soutien-gorge à travers les vêtements, des blagues sexistes», poursuit-elle. «Je savais que ce n'était pas normal mais je me disais 'Ce n'est pas grave', j'étais dans le déni.» Jusqu'au jour du viol, dont elle est encore incapable de parler cinq ans plus tard.

Refus d'être complice

«Ma réelle prise de conscience, c'est quand il y a eu un comportement déplacé avec une de mes collègues, beaucoup plus jeune que moi. Je me suis rendu compte que si je ne parlais pas, j'étais complice de tout ce qui se passait au sein de la clinique», explique-t-elle. En arrêt maladie depuis, Marie a réussi à franchir la porte d'un commissariat pour porter plainte en février 2024. «Ça m'a pris du temps car j'avais peur de ne pas être crue. Comment pourrait-on me prendre au sérieux alors que moi-même, je n'avais pas été capable de reconnaître ce qui m'était réellement arrivé?»

Dans les commissariats, les plaintes pour violences sexuelles au travail sont «très peu nombreuses» comparées à la masse de plaintes pour violences sexuelles dans le couple, résume une source policière à Bordeaux (sud-ouest). Si cela reste une épreuve supplémentaire pour la victime, l'accueil des policiers, selon cette source, «a évolué»: «Maintenant, on isole un peu la personne (...) et on prend soin de la rassurer. Il y a une fiche réflexe de choses à ne pas dire, à ne pas faire. Après, tu peux effectivement tomber sur des bourrins et peu importe le sujet, que ce soit les femmes, les hommes, ils n'ont aucune compassion.»

Théoriquement, les victimes doivent pouvoir signaler ces comportements à leur employeur, à la médecine du travail, aux représentants du personnel et aux organisations syndicales. Mais là aussi, l'AFVT estime que les syndicats «ne sont pas assez saisis». Les syndicats Force ouvrière (FO) et Confédération générale des travailleurs (CGT), eux-mêmes confrontés à de telles affaires en interne, relèvent que les choses ont changé. «Probablement qu'il a pu exister, il y a quelques années, l'idée que la cause syndicale prévalait sur les cas particuliers», convient Béatrice Clicq, secrétaire confédérale en charge des violences sexistes et sexuelles (VSS) à FO. En février, la branche Finistère (ouest) de cette organisation a été condamnée aux Prud'hommes notamment pour harcèlement et agression sexuelles qui ont démarré en 1998 pour une des plaignantes.

Le client, toujours protégé

«Ce qui pouvait être toléré il y a quinze ans ne l'est plus aujourd'hui», observe Myriam Lebkiri, qui occupe la même fonction à la CGT. Lors de leur grève de vingt-deux mois entre 2019 et 2021, les femmes de chambre de l'hôtel Ibis Batignolles à Paris ont obtenu une amélioration de leurs salaires et conditions de travail. Les VSS soulevées lors du mouvement ont en revanche eu peu d'écho. Et pourtant. Figure de proue du mouvement puis députée LFI

(2022-2024), Rachel Keke, qui garde un lien étroit avec ses anciennes collègues, énumère: «Entre nous, on se dit tout. 'Un client m'a accueilli nu, un autre m'a montré ses fesses, il m'a proposé telle somme pour couper avec lui.'» Mais parler haut et fort? «On nous fait rapidement comprendre que ça ne sert à rien, que de toute façon, ce n'est pas grave ce qu'il nous arrive. C'est toujours le client qui est protégé», lance Mme Keke, 51 ans, confiant avoir elle-même subi une agression sexuelle de la part d'un client qui lui a touché les seins. «Ce genre de situation, ça se termine toujours comme ça, par de simples excuses de la direction et puis c'est tout», soupire Sylvie Kimissa, une de ses anciennes collègues éprouvée par une longue journée à changer des draps, faire des lits, frotter, aspirer. Mère célibataire de trois enfants, cette Congolaise a été témoin de plusieurs agressions sexuelles depuis qu'elle a commencé en 2012. «Mais voilà, on n'a pas le choix que de bosser et bosser.» Contacté, le groupe Accor, propriétaire de l'établissement parisien, indique que le «management de l'hôtel a changé récemment ainsi que le propriétaire» et qu'à leur connaissance «aucun cas de harcèlement ou d'agression au sein de cet hôtel n'a été signalé sur les derniers mois».

Pour Maud Descamps, formatrice spécialisée dans la prévention du harcèlement sexuel dans le milieu hôtelier, «toutes les gammes de l'hôtellerie sont touchées». «La chambre est un lieu de risque (...) et le terreau de tout ça ce sont quand même des conditions de travail très précaires, souvent en sous-traitance, ce qui dilue les responsabilités», explique-t-elle. Et plus on monte en gamme et plus c'est 'touchy' de gérer les cas avec les clients qui ont un très très fort pouvoir d'achat.» Si la parole des femmes est davantage entendue, comme cela a pu être le cas l'année dernière dans le milieu hospitalier en France, elle reste néanmoins «beaucoup moins médiatisée» dans les métiers précaires, constate l'AFVT.

AFP

Pièges et idées reçues: tout savoir sur les subsides

Assurance maladie Enfant en formation, colocation prolongée, loyer qui augmente...
Petit tour des subtilités qui peuvent faire varier (ou pas) le montant des subsides.

Romaric Haddou

Avec l'augmentation des primes maladie, de plus en plus de Romands reçoivent des subsides. Vaud et Genève sont les cantons qui dépensent le plus en la matière.

Le droit à un subside et les modalités d'octroi varient d'un canton à l'autre, mais reposent toujours sur la situation familiale et financière. Le sujet étant complexe, il arrive que des personnes n'osent pas formuler une demande ou ne comprennent pas l'évolution du montant qui leur est octroyé d'une année à l'autre.

Pour tenter d'y voir plus clair, nous avons recueilli des témoignages de bénéficiaires et avons soumis certaines de leurs questions à des experts vaudois et genevois.

Comment obtenir un subside?

Dans le canton de Vaud, tout résident peut faire une demande. Elle peut se faire en ligne ou auprès de l'agence d'assurance sociale de son domicile. «Il y a deux types de subsides, rappelle Anne-Laure Duperrex, responsable du concept d'accompagnement Oasis. Le subside ordinaire, qui dépend des revenus et de la fortune du ménage, et le subside spécifique, qui dépend de la totalité des primes dépassant 10% du revenu déterminant unifié, en tenant compte du potentiel subside ordinaire. C'est possible d'avoir l'un, l'autre ou les deux.» Une simulation peut être faite en ligne sur le site de l'Etat de Vaud. Les bénéficiaires du RI ou des prestations complémentaires AVS/AI n'ont pas le droit au subside spécifique.

À Genève, la limite des 10% n'est pas en vigueur et le subside est versé automatiquement, sans qu'une demande soit nécessaire, sauf dans certains cas listés sur le site de l'Etat. «Par exemple, les personnes qui disposent d'une fortune brute supérieure à 250'000 francs», illustre Patrick Mazzaferri, directeur du Service de l'assurance maladie genevois.

Faut-il se manifester tous les ans?

Normalement pas (hormis pour certaines catégories de bénéficiaires). Le subside est renouvelé d'année en année sur la base de la décision de taxation. En cas de changement de situation familiale ou financière, il faut par contre en informer l'autorité.

Peut-on demander un subside en étant propriétaire?

«Oui, malgré les croyances. Tout dépend de votre situation globale. Il ne faut pas avoir peur de déposer une demande, ce n'est jamais honteux ou indécent», assure Anne-Laure Duperrex.

Faut-il annoncer une variation de son loyer?

«Non, le subside dépend uniquement des revenus et de la fortune. Beaucoup de personnes pensent que le loyer est pris



Dans le canton de Vaud, il faut faire une demande. À Genève, le subside est versé automatiquement.

en compte parce qu'il a une influence sur la situation financière, mais c'est une erreur», répond Virginie Brun-Gailland, responsable de l'agence d'assurances du Jura-Nord vaudois.

«Il ne faut pas avoir peur de déposer une demande de subside, ce n'est jamais honteux ou indécent.»

Anne-Laure Duperrex
Responsable du concept d'accompagnement Oasis

En revanche, «certaines déductions comme le versement de pensions alimentaires ou les cotisations AVS et LPP sont prises en compte dans la définition du revenu», précise Patrick Mazzaferri.

Le subside peut-il diminuer avec le temps?

À situation financière et familiale stable, il n'y a pas de raison. Évidemment, une augmentation de revenu ou un enfant de moins à charge feront évoluer le montant du subside à la baisse. «Il se peut aussi que la prime maladie augmente et que le subside ne bouge pas. Dans ce cas, le bénéficiaire peut avoir l'impression que son subside diminue alors que c'est la part à charge qui augmente. Selon les classes d'âge, le montant du subside va

rie également», précise Virginie Brun-Gailland.

À Genève, «pour quelques francs en plus ou en moins, il est possible de changer de catégorie de subside».

Si le salaire et le nombre d'enfants à charge ne bougent pas, y a-t-il des cas où le subside peut diminuer?

«Le montant du subside peut dépendre de la formation du jeune et de son âge», répond Anne-Laure Duperrex. Un jeune qui suit une première formation est considéré comme dépendant de son ou de ses parents jusqu'à 25 ans. Par contre, un jeune de plus de 18 ans qui a terminé sa première formation doit faire lui-même une demande de subside. Seuls ses revenus sont pris en compte.»

À Genève, les jeunes adultes qui vivent avec leurs parents, indépendamment du fait qu'ils soient en formation ou pas, sont considérés comme des charges et leur éventuel revenu est additionné à celui des parents.

Un couple peut-il être considéré comme marié s'il ne l'est pas?

«Oui, après cinq ans sous le même toit, l'Etat considère que vous n'êtes plus colocataires, mais mariés. Au cas où vous auriez un enfant, ce serait même dès sa naissance», prévient Anne-Laure Duperrex. Dès lors, le droit au subside (et son montant) dépend de la situation financière du ménage.

À Genève, un couple vivant à la même adresse depuis deux ans est considéré comme un couple

marié. En revanche, il n'y a pas de période transitoire si ce couple a un enfant issu de son union. Les revenus des deux personnes sont cumulés pour déterminer les subsides.

Peut-on perdre son subside en changeant de caisse maladie?

Dans le canton de Vaud: «Oui, un changement de caisse maladie et donc de prime peut entraîner une baisse, voire une suppression du subside spécifique si la totalité des primes ne dépassent plus les 10% du revenu déterminant, explique Virginie Brun-Gailland. En revanche, pour le subside ordinaire, non, il reste le même puisque ce dernier se calcule sur les revenus et la fortune.»

À Genève: «Non, le subside n'est pas lié à la prime ni à la caisse ou encore au modèle d'assurance.»

Une demande de subside peut-elle être payante?

Absolument pas! La demande est gratuite, y compris si vous vous faites aider lors des séances d'information et d'accompagnement organisées par les services cantonaux. Il est recommandé de se méfier des organismes non officiels qui proposent de faire la demande à votre place, notamment s'ils facturent ce service ou vendent un contrat d'assurance en même temps. «Attention aussi de ne pas confondre le calculateur de prime officiel de la Confédération, priminfo.ch, et le site Prime-info, qui joue sur la similitude, mais qui est sponsorisé», prévient Virginie Brun-Gailland.

Bitten Juso Superreiche zur Kasse? Die wichtigsten Fragen zur Erbschaftssteuer

Abstimmung vom 30. November Die Jungsozialisten fordern eine nationale Erbschaftssteuer für Vermögen über 50 Millionen Franken – zugunsten des Klimaschutzes. Gegner warnen vor Abwanderung und Steuerausfällen.

Mischa Aebi

— Was wollen die Jungsozialisten mit ihrer Volksinitiative erreichen?

Sie wollen eine nationale Erbschaftssteuer einführen. Diese würde nur sehr grosse Vermögen belasten und das Geld zweckgebunden für den Klimaschutz einsetzen. Offiziell heisst die Juso-Forderung: Volksinitiative für eine soziale Klimapolitik – steuerlich gerecht finanziert.

— Wer wäre betroffen?

Die Initiative sieht einen Freibetrag von 50 Millionen Franken vor. Vermögen unter dieser Freigrenze blieben steuerfrei. Bei grösseren Erbschaften würde nur der Teil, der diese Grenze übersteigt besteuert. Beispiel: Hinterlässt jemand ein Erbe von 60 Millionen Franken, wären 10 Millionen steuerpflichtig.

— Wie hoch wäre die Steuer?

Die Initiative sieht einen Steuersatz von 50 Prozent auf jenem Teil des Vermögens vor, der den

Freibetrag übersteigt. In unserem Beispiel würde also eine Erbschaftssteuer von 5 Millionen Franken fällig.

— Wozu sollen die Einnahmen aus der Steuer verwendet werden?

Sie müssten vollständig in Klimaprojekte investiert werden – etwa in den Ausbau erneuerbarer Energien oder jenen von Gebäudesanierungen.

— Warum wollen die Juso eine Erbschaftssteuer nur für Superreiche?

Laut den Juso «zeigen immer mehr Studien», dass «die Reichen mit ihren klimaschädlichen Investitionen und ihrem Konsumverhalten enorm zur Klimaverstörung beitragen».

— Wie gross wäre das erwartete Steueraufkommen?

Eine Studie im Auftrag des Bundes schätzt, dass die jährlichen Erbschaften aus Vermögen über 50 Millionen Franken zwischen 5,1 und 9,9 Milliarden Franken liegen. Daraus ergäbe sich theore-

tisch ein Steuerertrag von 2,5 bis 5 Milliarden Franken pro Jahr. Die Studie geht jedoch davon aus, dass unter dem Strich viel weniger Steuern anfallen oder gar ein Verlust resultieren könnte.

— Warum könnte unter dem Strich ein Verlust resultieren?

Die Studie geht davon aus, dass viele Superreiche versuchen würden, die Abgabe zu umgehen – etwa durch Auswanderung. So entgingen dem Bund auch Einkommens- und Vermögenssteuer. Unter dem Strich rechnet die Studie im besten Fall mit Mehrereinnahmen von rund 0,3 Milliarden Franken – im schlechtesten Fall sogar mit einem Nettoverlust von 0,7 Milliarden Franken.

— Würden Erbschaften von pauschalbesteuerten Ausländern auch besteuert?

Das ist umstritten. Pauschalbesteuerte Ausländer zahlen in der Schweiz keine regulären Steuern. Sie werden auf der Basis der Ausgaben besteuert. Ihre weltweiten Vermögen kennen die Steuerverwaltungen in der Schweiz nicht.

Ob diese Vermögen bei einer Annahme der Initiative im Erbfall besteuert würden, ist nicht abschliessend geklärt. In der Bundesstudie sind die Vermögen der pauschalbesteuerten Multimillionäre gar nicht berücksichtigt. Einige Rechtsexperten gehen jedoch davon aus, dass deren Erbschaften auch betroffen wären.

— Was sagen die Gegner?

Sie warnen vor einer Abwanderung von Vermögenden, einem Angriff auf das Schweizer Erfolgsmodell. Die Gegner warnen ausserdem davor, dass gesunde Schweizer Unternehmen nach dem Tod des Besitzers zerschlagen und ins Ausland verkauft werden müssten, weil die Nachkommen die Erbschaftssteuer sonst nicht bezahlen könnten.

— Warum gab die Initiative schon über ein Jahr vor der Abstimmung so viel zu reden?

Kritiker warnten früh, dass Superreiche – darunter auch Unternehmer – die Schweiz noch vor der Abstimmung ver-

lassen könnten. Der Grund: Die Initiative enthält eine Bestimmung, die so verstanden werden kann, dass ein späterer Wegzug nichts mehr nützt. Wer unmittelbar nach der Abstimmung ins Ausland zieht, könnte nachträglich mit einer Wegzugssteuer belastet werden, sodass die Steuer in einem späteren Erbfall sicher gestellt ist.

— Wie positionieren sich die Parteien?

Die SP und die Grünen unterstützen die Vorlage, wenn auch nicht vorbehaltlos. Bürgerliche Parteien wie FDP, Mitte und SVP bekämpfen sie geschlossen.

— Was sagt der Bundesrat?

Er lehnt die Initiative ab und warnt vor negativen Folgen für das Land.

— Welche Chancen hat die Initiative an der Urne?

Erste Umfragen zeigen eine deutliche Skepsis. Viele teilen zwar die Klimaziele, zweifeln aber an der Eignung einer solchen Erbschaftssteuer als Instrument.

EXCLUSIF

EXCLUSIF - Impôts des entreprises : une baisse surprise de la CVAE prévue dans le budget 2026

Le projet de budget inclut, selon nos informations, une baisse d'un impôt décrié par les entreprises - la CVAE - à hauteur de 1,3 milliard dès 2026. Sébastien Lecornu a proposé au PS la création d'une « taxe sur le patrimoine financier qui ne touche pas le patrimoine professionnel ».



La cotisation sur la valeur ajoutée des entreprises (CVAE) touche toutes les entreprises réalisant plus de 500.000 euros de chiffre d'affaires. (Photo Eric Tschaen/REA)

Par **Sébastien Dumoulin**

Publié le 3 oct. 2025 à 13:02 | Mis à jour le 5 oct. 2025 à 18:27



Votre abonnement vous permet d'accéder à cet article

Sébastien Lecornu l'avait assuré aux représentants du patronat reçus à Matignon ces dernières semaines : il ne serait pas celui qui remettrait en cause la politique de l'offre mise en oeuvre par Emmanuel Macron depuis son arrivée au pouvoir en 2017. Le Premier ministre donne plus que des gages en ce sens.

Selon nos informations, son projet de budget transmis au conseil d'Etat et au Haut Conseil des finances publiques (HCFP) inclut en effet une reprise de la baisse des impôts de production - plus précisément de la CVAE (contribution sur la valeur ajoutée des entreprises) - à hauteur de 1,3 milliard d'euros dès 2026 (ou 1,1 milliard si l'on prend en compte le surplus d'impôt sur les bénéfices qui sera payé par les entreprises, du fait de l'amélioration de leurs marges).

« Le gouvernement entend baisser un impôt de production qui pèse principalement sur les PME, notamment du secteur industriel, précise l'entourage du Premier ministre. Cette suppression bénéficierait à environ 300.000 entreprises, pour trois quarts aux PME et ETI. Le gouvernement souhaite une suppression progressive d'ici à trois ans, si nos finances publiques le permettent. Cette mesure de baisse représenterait un coût de 1,1 milliard d'euros pour 2026 pour les finances publiques. Cette baisse de la CVAE est un soutien direct au produire en France. »

Une extinction sans cesse reportée

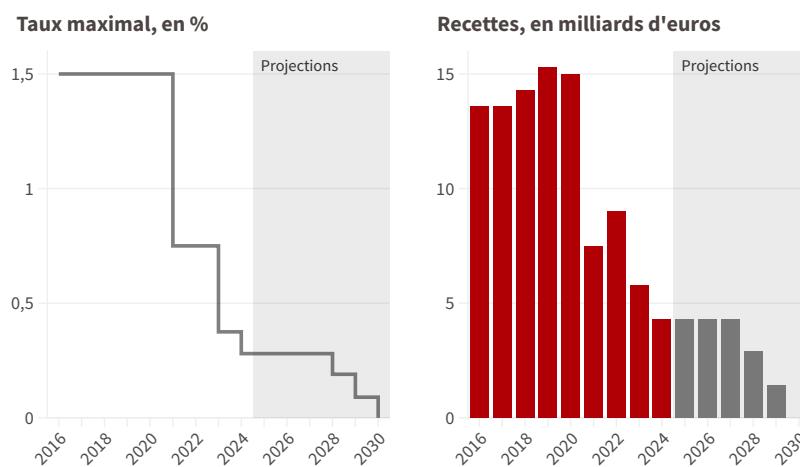
La suppression de cet impôt est réclamée de longue date par les milieux économiques : comme les autres impôts de production, la CVAE présente l'inconvénient de frapper les entreprises indépendamment de leur capacité à dégager des bénéfices. Dès 2020, Emmanuel Macron avait fait de sa disparition un élément central de sa politique économique pour redonner de l'air aux entreprises, relancer la production française, la croissance et l'emploi. Par trois fois depuis 2021, son taux a ainsi été abaissé.

Et l'ardoise pour les entreprises (comme la recette pour les caisses de l'Etat) a progressivement diminué de 15 milliards d'euros en 2020 à environ 5 milliards d'euros cette année.

Mais face aux difficultés budgétaires, l'extinction définitive de la CVAE, initialement annoncée pour 2023, n'a cessé d'être reportée : d'abord à 2024, puis à 2027 et - encore l'an dernier - à 2030. Le calendrier actuel prévoit ainsi que le taux maximal de la CVAE reste à 0,28 % pendant les deux prochaines années, avant de reprendre sa trajectoire de baisse progressive en 2028 (0,19 %) et 2029 (0,09 %) pour s'éteindre en 2030.

Dans le calendrier actuel, la cotisation sur la valeur ajoutée des entreprises (CVAE) court jusqu'en 2030

Passez votre souris ou cliquez sur les graphiques pour afficher les données annuelles.



SOURCES : INSEE, BERCY, "LES ECHOS"

Les chefs d'entreprise ont publiquement dénoncé, d'une part, que l'Etat manque ainsi à sa parole, d'autre part, qu'il étaie dans le temps une suppression d'impôt qui aurait représenté un choc positif bien plus fort si elle avait été réalisée en une seule fois.

« Victoire pour les PME »

Alors que les entreprises se montrent **de plus en plus frileuses** dans leurs décisions d'investissement devant la situation de blocage politique, Sébastien Lecornu a décidé de faire un geste. Il reprend la baisse progressive, en visant une extinction totale en 2028.

Dans un communiqué publié vendredi, la CPME s'est félicitée d'une « victoire pour les PME ». « La poursuite de la baisse de la CVAE était annoncée depuis plusieurs années mais sans cesse reportée. Elle était pourtant très attendue par les entrepreneurs car cet impôt concerne toutes les PME. Sa réduction de 1,3 milliard d'euros permet de renforcer l'attractivité de l'emploi en France face à la concurrence internationale », s'est réjoui son président Amir Reza-Tofighi.

Un lot de consolation

Les chefs d'entreprise n'ont toutefois pas encore gagné la partie. **Les tractations politiques se poursuivent** entre Sébastien Lecornu et les oppositions pour trouver un accord sur le budget, qui pourrait remettre en cause les choix initiaux du Premier ministre figurant dans la copie transmise jeudi soir. Ensuite, les parlementaires pourront à leur tour modifier sensiblement le texte, d'autant plus que Sébastien Lecornu vient de s'engager à **ne pas avoir recours au 49.3** pour faire adopter son budget sans vote, en engageant la responsabilité de son gouvernement.

De plus, la baisse de la CVAE pourrait apparaître comme un lot de consolation, face aux nombreuses autres mesures beaucoup plus amères qui figurent dans la proposition de Sébastien Lecornu, sans parler de celles qui s'ajouteront au fil des débats parlementaires. « Nous allons en prendre plein la figure », pronostique un membre des cercles patronaux.

D'ores et déjà, la reconduction partielle en 2026 de **la surtaxe d'impôt sur les bénéfices** des grandes sociétés, initialement prévue pour ne s'appliquer qu'en 2025, est bien prévue par Matignon, à hauteur de 4 milliards d'euros l'an prochain, soit la moitié du montant facturé cette année. **Une taxe anti-optimisation visant les holdings patrimoniales** doit également rapporter 1 milliard d'euros.

Sébastien Dumoulin

Die Ausländerfreunde der SVP

Die Partei will die Zuwanderung begrenzen – trägt aber seit Jahren dazu bei, zusätzliche Firmen und Jobs ins Land zu holen. Jetzt kritisieren wirtschaftsnahe SVP-Regierungsräte die 10-Millionen-Initiative. Von Thomas Schlittler

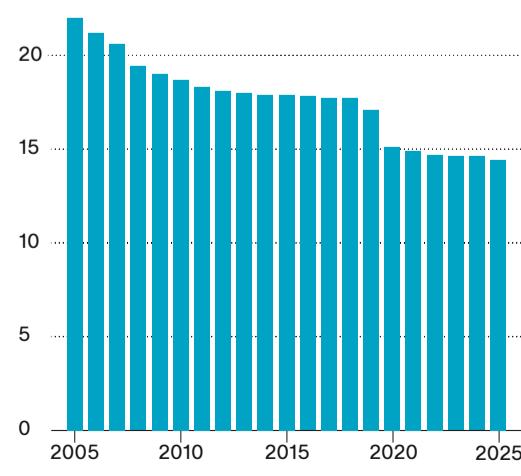
Die SVP, seit mehr als einem Vierteljahrhundert die stärkste politische Kraft im Land, hat einen Evergreen, von dem die anderen Parteien nur träumen können: das Klagediel auf die hohe Zuwanderung. Mit der sogenannten Nachhaltigkeitsinitiative gelingt es der Partei abermals, das Thema ganz oben auf der Agenda zu halten. Die Vorlage will in der Verfassung festhalten: «Die ständige Wohnbevölkerung der Schweiz darf zehn Millionen Menschen vor dem Jahr 2050 nicht überschreiten.»

Im Parlament fand die Idee keine Mehrheit. Nun kommt auch Kritik aus den eigenen Reihen. Wirtschaftsnahe SVP-Regierungsräte sprechen sich gegen das Anliegen aus. Der Zuger Finanzdirektor Heinz Tännler sagt warnend: «Eine strikte Obergrenze der Bevölkerungszahl ist gefährlich und würde die Wirtschaft auf einen Schlag abwürgen.» Tännler hat zwar Verständnis für die Initiative. Viele Menschen würden die steigende Bevölkerungszahl als Problem sehen und eine sinkende Lebensqualität beklagen. Dennoch ist er der Meinung, dass die Vorlage «zu absolutistisch» ist: «Ein gewisses Wachstum muss möglich bleiben», sagt er. Wachstum bedeute Wohlstand. Die Parteikollegin Marianne Lienhard, Volkswirtschaftsdirektorin im Kanton Glarus, bezeichnet die Nachhaltigkeitsinitiative ebenfalls als «zu radikal»: «Wenn wir einfach einen Schnitt machen, funktionieren ökonomische Mechanismen nicht mehr», sagt sie. Auch Lienhard betont, dass sie den Ärger der Leute verstehe, die am Morgen im Zug keinen Sitzplatz finden. Zudem sei es eine Tatsache, dass es in Teilen der Schweiz kaum mehr Platz habe für zusätzliche Wohnungen. Gleichzeitig hält sie es für unbestritten, dass die Personenfreizügigkeit für die Wirtschaft «existenziell wichtig» ist.

Aktive Standortförderer

Die Voten von Tännler und Lienhard mögen überraschen. Sie sind aber konsequent. Schliesslich betreiben die beiden SVP-Regierungsräte seit Jahren eine Standort- und Steuerpolitik, die darauf abzielt, zusätzliche Firmen und Arbeitsplätze ins Land zu holen. Tännler ist das Gesicht der Zuger Tiefsteuerstrategie, die den Kanton enorm wohlhabend, aber auch zu einem Hort von Expats und Superreichen gemacht hat. Die Schattenseite davon: Jahr für Jahr verlassen Hunderte Zuger ihre Heimat, weil sie sich im Kanton keine Wohnung mehr leisten können. Lienhard wiederum sitzt im Stiftungsrat der Greater Zurich Area (GZA), die das Standortmarketing für die Kantone Glarus, Graubünden, Schaffhausen, Schwyz, Solothurn, Tessin, Uri, Zug und Zürich betreibt. Die Organisation verkündet Jahr für Jahr stolz, wie viele Firmen man ins Land holen konnte. Gedördert werden diese mit tiefen Steuern und dem Versprechen, dank der Personenfreizügigkeit auf hochqualifizierte Arbeitskräfte zurückgreifen zu können. Ökonomen sind sich einig, dass tiefe Unternehmenssteuern und eine aktive Standortförderung das Wirtschaftswachstum eines Landes ankurbeln, und damit auch die Bevölke-

Gewinnsteuersätze gehen deutlich zurück
Im Laufe der letzten 20 Jahre bezahlten Unternehmen rund ein Drittel weniger Steuern



Quelle: KPMG



Mit der 10-Millionen-Initiative trifft die SVP einen Nerv. Die Zuwanderung beschäftigt die Menschen in der Schweiz seit Jahrzehnten.



Ein Gesicht der Schweizer Tiefsteuerpolitik:
Der Zuger Finanzdirektor und SVP-Regierungsrat Heinz Tännler.

rungsentwicklung. «Rahmenbedingungen, welche die Attraktivität der Schweiz als Unternehmensstandort positiv beeinflussen, können Investitionen begünstigen und zu Ansiedlungen führen», sagt Michael Siegenthaler, Leiter der Arbeitsmarktforschung bei der Konjunkturforschungsstelle (KOF) der ETH Zürich. Das leiste der Schaffung von Arbeitsplätzen Vorschub und als Folge davon der Zuwanderung.

Die Liste der SVP-Exponenten, die durch ihre Standortpolitik das Wirtschafts- und Bevölkerungswachstum anheizen, ist lang. Im Stiftungsrat der GZA sitzen mit dem Schaffhauser Dino Tamagni und der Solothurnerin Sibylle Jeker zwei weitere SVP-Regierungsräte. Zudem ist auch der oberste Standortförderer des Landes SVP-Mitglied: der Wirtschaftsminister Guy Parmelin. Im «Handbuch für Investoren» von Switzerland Global Enterprise, der Organisation für Export- und Investitionsförderung, schwärmt Parmelin vom Standort Schweiz und empfiehlt den Leitern internationaler Konzerne das Gespräch mit Ansiedlungsspezialisten: «Wir möchten, dass auch Ihre Firma Teil dieser Erfolgsgeschichte wird.»

Das Parteiprogramm der SVP ist ebenfalls ein Plädoyer für einen starken Wirtschaftsstandort. Insbesondere «tiefere Steuern» werden darin mehrfach gefordert: «Die internationale Wettbewerbsfähigkeit unseres Steuersystems ist ein grosser Standortvorteil», heisst es etwa. Ein wichtiger Botschafter dieser Forderung war Ueli Maurer, der sich in seiner Funktion als Finanzminister für Steuerenkungen starkmachte. Die Bemühungen der SVP – und der anderen bürgerlichen Parteien – waren durchaus erfolgreich, wie Zahlen des Beratungsunternehmens KPMG zeigen: In den vergangenen zwanzig Jahren gingen die durchschnittlichen Gewinnsteuersätze in den Kantonen um ein Drittel zurück. 2005 mussten

Unternehmen auf einen Gewinn von 100 Millionen Franken im Schnitt 22 Millionen an den Fiskus abliefern. 2025 werden für den gleichen Gewinn 14,4 Millionen fällig.

Wenn Firmen mit einem Investitionsprojekt Arbeitsplätze in ausgewählten Regionen schaffen, werden sie teilweise sogar vollständig von Unternehmenssteuern befreit. Auch Expats werden steuerlich bevorzugt behandelt. Wer einen entsprechenden Entsendungsvertrag hat, kann etwa die Kosten für den Umzug, die Wohnkosten in der Schweiz sowie die Gebühren für fremdsprachige Privatschulen von den Steuern abziehen. Die Linken wollten diese Expats-Privilegien 2014 streichen. Die bürgerliche Mehrheit war dagegen. Von der SVP gab es keine einzige Stimme für eine Abschaffung.

Aus dem Parteiprogramm geht hervor, dass die SVP gegen die Zuwanderung «qualifizierter Fachkräfte» nichts einzuwenden hat. Das Problem daran: Auch die klügsten Köpfe brauchen eine Wohnung, gehen einkaufen, ins Restaurant, zum Arzt, zum Coiffeur und ins Fitnesscenter. Kurz: Jede Fachkraft, die in die Schweiz kommt, schafft zusätzlich geringer qualifizierte Jobs – für die sich wiederum oft nur ausländische Arbeitskräfte finden lassen. Die Nachhaltigkeitsinitiative sieht vor, dass der Bundesrat und das Parlament insbesondere im Asylbereich und beim Familiennachzug «Massnahmen treffen» müssen, sobald die

Einwohnerzahl von 9,5 Millionen Menschen vor dem Jahr 2050 erreicht wird. Hinzu kommt die Neuverhandlung «bevölkerungswachstumstreibender internationaler Übereinkommen» – also die Personenfreizügigkeit mit der EU.

Massnahmen im Asylbereich wären tatsächlich am einfachsten umsetzbar. Der Einfluss auf die Zuwanderung bliebe aber gering. In den vergangenen zehn Jahren trug der Asylbereich nicht einmal 15 Prozent zum Bevölkerungswachstum bei. Der überwiegende Teil der Menschen, die in die Schweiz einwandern und hier bleiben, stammt aus der EU.

Familienlose Fachkräfte?

Mehr Potenzial hätte eine Einschränkung des Familiennachzugs. «Dieser Teil der Zuwanderung trägt nicht zum Wohlstand bei, sondern bringt grosse Kosten mit sich», sagt Finanzdirektor Tännler. Volkswirtschaftsdirektorin Lienhard plädiert ihm bei: «Der Familiennachzug generiert in Glarus und anderen strukturschwachen Regionen hohe Mehrkosten – und bringt insbesondere im Bildungs- und Gesundheitswesen zusätzliche Zuwanderung mit sich.» Die beiden sind sich aber einig, dass es schwierig ist, für diese Problematik eine Lösung zu finden. «Die IT-Fachkraft, die wir brauchen, kommt kaum in die Schweiz, wenn sie die Familie zu Hause lassen muss», sagt Tännler. Lienhard regt an, dass die Schweiz versuchen könnte, vermehrt sehr junge Leute anzuziehen, die noch nicht gebunden sind. Sie gesteht aber ein, dass auch diese Massnahme nicht ganz einfach umzusetzen wäre. Das Gleiche gilt für die Idee, die Zuwanderung über ein kompliziertes Kontingentsystem zu steuern anstatt über die Personenfreizügigkeit. «Das wäre sehr bürokratisch – und die guten Fachkräfte kommen auch dann nicht ohne Familie.»

Die vertiefte Auseinandersetzung mit den Ursachen des enormen Bevölkerungswachstums zeigt: Einfache Lösungen gibt es nur auf dem Papier. Ob dieses Papier bald die Bundesverfassung sein wird, muss das Stimmvolk entscheiden. Eine Prognose sei gewagt: Die Zuwanderungsdebatte wird der SVP auch in den kommenden 25 Jahren als Evergreen erhalten bleiben.

«Eine strikte Obergrenze ist gefährlich und würde die Wirtschaft auf einen Schlag abwürgen.»

Heinz Tännler

La délicate intégration des marchés du CO2

CERTIFICATS Outil central pour lutter contre la crise climatique, les crédits carbone vont faire face à une demande accrue ces prochaines années. Mais, avec près de 30 «bourses du CO2» au niveau mondial, le marché reste trop fragmenté

SÉBASTIEN RUCHE

Il semble que beaucoup de monde souhaite acheter du CO2 en ce moment. Des crédits carbone, plus précisément. Emis par des projets bons pour l'environnement, souvent dans des pays émergents, ces certificats permettent aux entreprises ou gouvernements qui les achètent de réduire leur empreinte écologique – certes par procuration. Si la demande est bien là et même en augmentation, l'offre reste fragmentée, avec plus de 30 «bourses» pour les crédits carbone sur la planète. L'enjeu consiste maintenant à harmoniser ces différents systèmes, ou au moins à instaurer une certaine interopérabilité.

En pratique, un crédit carbone représente 1 tonne de CO2 qui n'a pas été émise ou qui a été retirée de l'atmosphère, par exemple grâce à un projet de reforestation ou dans les énergies vertes. Vendus sur des marchés spécialisés, ces crédits permettent aux acquéreurs de progresser vers leurs objectifs environnementaux (par exemple, atteindre le net zéro à une date fixée). Ces outils génèrent aussi des revenus pour les porteurs de projets permettant d'atténuer le changement climatique, et pour leurs pays, souvent émergents.

Risque de «greenwashing»

Un crédit carbone coûte actuellement entre l'équivalent de 7 et 70 francs, selon les types de projets et leur qualité, les pays impliqués et le type de bourses. On distingue les marchés dits «volontaires» (les entreprises achètent librement des crédits) et les marchés régulés (instaurés par des gouvernements, qui obligent des entreprises ou secteurs d'activité à détenir des certificats pour le CO2 qu'ils émettent). Jusque-là moins importants, les marchés régulés devraient fournir la majeure partie de la future demande pour ces crédits.

La qualité des projets est déter-

minante dans ces mécanismes. Le marché du carbone a connu un sévère coup d'arrêt après 2022 lorsqu'il est apparu que de nombreux projets exagéraient leurs effets positifs sur le climat. De nombreuses entreprises ont alors décidé d'arrêter d'utiliser ces certificats dans la comptabilité de leurs émissions, sur fond d'accusations de *greenwashing*.

Une reprise se fait actuellement sentir. Le premier semestre 2025 a marqué un record historique dans l'utilisation des crédits carbone, selon l'agence MSCI, qui relève que près de 10 milliards de dollars ont été engagés pour financer l'émission de ces outils – soit trois fois plus que durant les six premiers mois de 2024. La demande pour ce qui est aussi décrit comme des «permis de polluer» pourrait tripler d'ici à

L'Asie alimenterait largement cette demande et l'Union européenne a décidé de faciliter le recours à ces instruments pour atteindre l'objectif, récemment ajusté à la baisse, d'atteindre une réduction de 66 à 72% des émis-

sions des 27 pays membres en 2035, par rapport à 1990.

Mais la multiplication des bourses du carbone ne facilite pas la vie des acheteurs ni des émetteurs de certificats. Des normes «incohérentes» entre elles «nuisent à la confiance du marché», augmentent les coûts et pénalisent «de manière disproportionnée» les pays en voie de développement, résumait fin septembre le gouvernement brésilien, qui veut unifier les marchés carbone au niveau mondial, selon un projet révélé par Bloomberg.

Le pays accueillera du 10 au 21 novembre la COP30, la prochaine conférence onusienne sur le climat, et aimerait pouvoir y annoncer une telle unification.

Parvenir à un système intégré au niveau international reste un défi majeur, expliquait jeudi Mar-

garet Kim, patronne de Gold Standard, une organisation qui émet des normes pour mesurer et certifier l'impact de projets à dimension écologique. Beaucoup d'acteurs et d'opérations doivent en effet être orchestrés, a noté la spécialiste durant une session de la conférence Building Bridges sur la finance durable: le secteur privé (qui achète des crédits), les gouvernements (qui fixent les règles et acquièrent aussi des certificats), la finance (qui investit dans ces instruments) et les communautés locales (qui montent les projets et encaissent des revenus).

Une chaîne de valeur doit aussi être mise sur pied, de l'identification des projets dans les pays du Sud à la mesure de leurs impacts sur la biodiversité, en passant par le renforcement de

la gouvernance des entreprises et la mise en place de politiques publiques permettant ces interactions.

A la Banque mondiale, Hania Dawood dirige les équipes chargées de conseiller les gouvernements sur ces questions. «Ils doivent déterminer quels secteurs sont éligibles, comment sont attribuées les autorisations et où sont enregistrés les crédits, ou encore comment leur impact est mesuré, communiqué et vérifié», résume-t-elle, aussi durant Building Bridges.

Réduire la volatilité des prix du carbone

Assembler ces pièces du puzzle doit créer une interopérabilité entre les différents marchés du carbone, note pour sa part Hannah Hauman, responsable du négoce de carbone chez Trafigura, qui participait elle aussi à la discussion durant Building Bridges. Pour Daniel Klier, l'exercice rappelle l'histoire de l'industrie financière, qui «traverse des crises tous les dix ans mais apprend et s'améliore». Pour le patron de South Pole, une société anglaise qui certifie et finance des projets de décarbonation, trois fondamentaux doivent être mis en place pour que le marché du carbone prenne une autre dimension.

La certitude que les crédits sont authentiques (ce qui nécessite des normes et des contrôles) tout d'abord. L'assurance que la demande sera présente (les entreprises doivent intégrer le fait que ces certificats appartiennent à leur activité centrale) ensuite. Et enfin, des infrastructures boursières qui fonctionnent (avec de la transparence sur les données notamment).

Un tel renforcement pourrait agir positivement sur un autre grand problème du marché du CO2: les fortes variations des prix des crédits. Ils ont ainsi progressé de plus de 50% sur le marché régulé britannique depuis le début de l'année ou reculé de 40% en Chine, ce qui rend difficile de planifier des projets. ■



Le marché du carbone a connu un coup d'arrêt après 2022 lorsqu'il est apparu que de nombreux projets exagéraient leurs effets positifs sur le climat, à l'image d'un projet controversé dans la province de Vaupés en Amazonie colombienne. (RIVIÈRE PIRÁ PARANA, 9 NOVEMBRE 2023/JUAN PABLO PINO/AFP)

Abolition de la valeur locative: la pression monte déjà pour réintroduire des déductions fiscales

Réforme Le compromis autour de la dernière votation risque de voler en éclats. Des élus veulent réintroduire les abattements lors de rénovations énergétiques. Nécessité ou nouveau cadeau aux propriétaires?

Delphine Gasche Berne

Le deal était clair, on supprime la valeur locative et toutes les déductions possibles. En d'autres termes, on supprime aussi bien l'impôt qui fait grimper la charge fiscale des propriétaires que les déductions qui la font baisser. Biffer le premier et pas les secondes reviendrait à offrir un double cadeau aux propriétaires. L'inverse serait une double peine.

Le compromis a été mis en avant tout au long de la campagne pour faire passer la réforme. Avec succès. Le peuple a adopté l'abolition de la valeur locative avec près de 60% des voix. Ce compromis semble toutefois déjà prendre l'eau. Quelques heures après les résultats, Vincent Maitre (GE), vice-président du Centre, proposait de réintroduire les déductions pour les frais d'entretien et de rénovation dans l'émission «Forum» de la RTS. Une proposition validée le lendemain par Sidney Kamerzin (Le Centre/VS).

La carotte plutôt que le bâton

Contacté, Vincent Maitre maintient. «Pour réussir la transition énergétique, il faut motiver les gens. On a besoin d'une politique d'incitation et non de coups de bâton. Imposer des rénovations aux propriétaires sous peine de sanctions serait donner un mauvais signal.»

Et le Genevois de souligner que l'État a tout intérêt à ce que le parc immobilier détenu par les privés soit entretenu. «Si les bâtiments sont laissés à l'abandon, ils seront dévalués. Les autorités perdraient alors des recettes fiscales.»

Réintroduire des déductions, alors qu'elles viennent tout juste d'être biffées par le peuple, n'est-ce pas piétiner la volonté populaire? «Personnellement, j'étais contre le projet, rappelle Vincent Maitre. Je ne dis pas qu'il faut les réintroduire tout de suite. La réforme n'entrera d'ailleurs pas en vigueur avant 2028. Mais à court ou moyen terme, il va falloir re-



Selon certains, les privés auraient besoin de motivations pour que les objectifs de transition énergétique en Suisse soient atteints. Urs Jaudas



Vincent Maitre
Vice-président
du Centre (GE)

mettre la question des incitations aux rénovations sur la table. Ça pourrait aussi venir sous une autre forme, comme des subventions fédérales. Ou des mesures cantonales.»

Un rétropédalage aussi rapide étonne jusqu'au président du Centre. Pour Philipp Matthias Bregy (VS), réintroduire les déductions pour les rénovations énergétiques n'est pas prévu au niveau fédéral. «Le peuple a voté

pour un compromis. On ne peut pas revenir là-dessus. Le Centre soutient ce compromis.»

Dans les autres partis aussi, on insiste sur l'importance de respecter la décision populaire. «Même si on n'est pas d'accord avec lui, le peuple a toujours le dernier mot, quoi que l'on pense des décisions qu'il a prises», pointe Samuel Bendahan (VD), coprésident du groupe parlementaire socialiste.

Pour le conseiller national, une réintroduction des déductions a peu de chances. Au plus tard, c'est le peuple qui refusera tout projet en ce sens. «On vient de faire un cadeau de 2 milliards de francs (ndlr: pertes estimées pour les caisses publiques avec la

suppression de la valeur locative) aux propriétaires. Leur offrir encore 1 ou 2 milliards supplémentaires en déductions fiscales ne passera pas.»

«La loi n'est pas immuable»

Rien n'est toutefois moins sûr. Tout du moins au parlement. On sent une certaine ouverture à droite. Olivier Feller (PLR/VD) ne voit pas de changement immédiat. «Mais la loi n'est pas immuable. On pourrait réexaminer la situation dans cinq ou dix ans. Avec son programme d'économies, la Confédération entend se désengager du Programme Bâtiments, qui prévoit des subventions pour les assainissements et les rénovations énergétiques. Il

faudra peut-être réintroduire des déductions à moyen terme pour permettre à la Suisse d'atteindre ses objectifs climatiques.»

Une analyse partagée par Nicolas Kolly (UDC/FR). «Je n'exclus pas qu'on doive revenir avec des déductions pour les frais de rénovation et d'entretien dans une dizaine d'années. Surtout si on est en retard dans la transition énergétique. Il faudra étudier tous les tenants et les aboutissants à ce moment-là. Mais dans l'hypothèse où les taux hypothécaires augmentent, les recettes fiscales pourraient être plus importantes.

Cela pourrait compenser d'éventuelles nouvelles déductions accordées pour rénovation.» Et le conseiller national de rappeler

qu'une votation peut en annuler une autre. «C'est le principe même de notre démocratie.»

D'abord au niveau cantonal

La réforme à peine entrée en vigueur, les déductions pour rénovation au niveau fédéral pourraient donc être remises sur les rails. À plus court terme, la partie devrait se jouer dans les cantons. Et ce, à plusieurs niveaux. Tout d'abord, la réforme permet le maintien de déductions jusqu'en 2050.

«Les cantons peuvent et doivent maintenir les déductions pour les rénovations énergétiques, souligne Philipp Matthias Bregy. En outre, ils peuvent introduire une nouvelle taxe sur les résidences secondaires, où les possibilités de déduction sont à mon avis indispensables. En Valais, on discute déjà de mesures en ce sens.»

Même à gauche, on n'est pas entièrement opposé. «On l'a déjà dit pendant la campagne. Biffer les déductions pour rénovation, c'est prendre le risque que les travaux soient menés au noir ou ne soient pas menés du tout, ce qui retarderait la transition énergétique, rappelle Samuel Bendahan. Je suis favorable aux déductions cantonales, mais seulement à certaines conditions. Si la suppression de la valeur locative engrange vraiment des recettes fiscales importantes pour un canton, comme ça pourrait être le cas

pour le canton de Vaud, on pourrait envisager de rétrocéder une partie de ces recettes aux propriétaires en difficulté sous la forme de déductions.»

Le député réfute toutefois toute mesure arrosoir. «Il faudra vraiment encourager celles et ceux qui peinent à mener les mesures énergétiques nécessaires sur leurs bâtiments.» Reste encore à voir si les cantons, qui sont plutôt en train de concocter des plans d'économie, accepteront de renoncer à des rentrées fiscales en offrant des déductions aux propriétaires.

Genève, ville en voie de lissage

LOGEMENT Deux projets immobiliers font l'objet d'une contestation citoyenne simultanée à la Servette et à Plainpalais, parmi les derniers quartiers populaires de la ville. La gentrification redoutée pourrait aussi être favorisée par l'avènement de zones piétonnes

THÉO ALLEGREZZA

Une pluie fine s'abat sur l'attrouement formé sur la place des Augustins, dans le quartier de Plainpalais, à Genève. «Allons sous le porche de l'immeuble, propose l'orateur. Profitons-en, il n'y en aura pas avec le nouveau projet.» Depuis plusieurs mois, Arnaud Voutat fait partie d'un collectif de «voisins» qui se bat contre la démolition d'un immeuble de six étages à l'angle de cette placette en gravier. En ce soir de septembre, une soixantaine de personnes participent à un rassemblement de soutien. Zurich Insurance, propriétaire de cet édifice bâti dans l'après-Guerre, projette d'en construire un neuf. Les appartements seront plus grands et, aussi, plus chers.

Ce combat résonne de l'autre côté de la cité. A la rue de la Servette, artère fréquentée de la rive droite, une épée de Damoclès plane également sur un lot d'immeubles érigés au début des années 1950. Certains seront surélevés, les autres détruits et reconstruits. Un vaste projet entrepris en 2018 par une société immobilière appartenant à UBS. Ici aussi, une association s'est constituée. Ses représentants ont été invités à prendre la parole devant la petite foule des Augustins. «Le dossier est au Tribunal fédéral. Nous avons une petite longueur d'avance sur vous», souffle Alessandra Battagliari, habitante de longue date du «Carré Servette».

Mutation d'un quartier

Les deux associations ont choisi de faire converger leur lutte. Elles conjurent les propriétaires de «renoncer» à leur projet. Avant tout pour que les locataires puissent demeurer dans leur logement. Certains y sont depuis des décennies. Au premier rang, alors que la pluie redouble d'intensité, deux femmes âgées écoutent les discours sur leur chaise roulante. Elles hochent la tête en entendant Arnaud Voutat

dire qu'«ici, les salaires sont modestes et les situations précaires». De fait, le revenu médian y est moindre qu'ailleurs à Genève (106 000 francs par an pour un couple marié, et c'est à peine plus à la Servette, contre 118 000 francs en moyenne en ville).

La Servette et ce versant de Plainpalais font partie des poches ayant échappé à la gentrification qui s'étend inexorablement à Genève. La menace est tangible aux Augustins, puisque la rue de Carouge voisine fait face à un important chantier. Les commerçants tirent la langue, les habitants vivent dans la poussière. Une vague de déménagements et de fermetures est redoutée avant le terme des travaux, mi-2027.

Risque d'éviction

L'immeuble des Augustins compte une septantaine d'appartements. «Dans mon allée, il n'y a que des studios, des 2 pièces et six 3 pièces, détaille Arnaud Voutat. Les prix varient fortement. Une ancienne voisine paie 750 francs pour son 3 pièces. D'autres paient 1 300 francs pour un 2 pièces. Il y a de tout.» Des loyers qui restent très accessibles.

Mais voilà, ce bâtiment, guère entretenu, n'est plus aux normes. Ceux de la Servette non plus. C'est la principale raison invoquée par la Zurich et UBS. L'assureur relève que son immeuble des Augustins ne respecte plus les standards en termes de durabilité, de normes électriques, sismiques et d'accessibilité pour les personnes handicapées. Il entend proposer moins de logements qu'actuellement, mais d'une surface plus grande, «à destination des familles». Le projet porté par UBS, pour sa part, fera passer le nombre d'habitantes de 170 à 260. Pas négligeable dans un canton où sévit le taux de vacance le plus bas de Suisse (0,34%).

Contrairement aux Augustins, les habitants de la Servette se verront proposer un appartement de substitution durant les travaux. Mais seront-ils en mesure d'assu-



Le long de la rue de Carouge, qui connaît d'importants travaux en vue notamment de sa piétonisation et de sa végétalisation, une vague de déménagements et de fermetures de commerces est redoutée avant le terme du chantier. (GENÈVE, 2 SEPTEMBRE 2025/SALVATORE DI NOLFI/KEYSTONE)

mer les nouveaux loyers? Les propriétaires ne s'en cachent pas, les prix augmenteront.

Un risque d'éviction existe. Une étude menée par l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ) a analysé le phénomène en lien avec les nouvelles constructions dans cinq grandes agglomérations suisses, dont Lausanne et Genève. Ses résultats, publiés cet été, sont sans appel: les personnes à faibles revenus sont le plus souvent contraintes de dééménager à la suite de la démolition ou rénovation de leur immeuble.

«Les grands bailleurs essaient de chasser les locataires à travers les congés rénovation ou les contrats à durée déterminée»

CHRISTIAN DANDRÉS, AVOCAT DE L'ASLOCA

Sur la période 2015-2020, le revenu médian des ménages ayant emménagé était nettement supérieur à celui des locataires précédents: de l'ordre 71% à Genève (6185 francs par mois contre 3960 francs précédemment). «Cela s'explique par le fait que ces locataires sont souvent depuis longtemps dans un vieil

immeuble et lorsque leurs revenus sont faibles, ils ne parviennent pas à payer le nouveau loyer», observe la chercheuse de l'EPFZ Fiona Kauer. L'étude note aussi que les personnes évincées avaient entre 5 et 12 ans de plus que celles qui les ont remplacées.

Le rôle clé de la LDTR

Les projets de démolition-reconstruction restent rares à Genève. Ils nécessitent une dérogation. Qui a été accordée à la Servette, mais reste en suspens aux Augustins. Pour le conseiller national socialiste Christian Dandres, présent dans la foule ce soir-là, une autorisation cantonale ouvrirait «une brèche».

«Depuis des années, les grands bailleurs essaient de chasser les locataires à travers les congés rénovation ou les contrats à durée déterminée», fait valoir l'avocat de l'Asloca. A Zurich, «des milliers de baux» ont été résiliés au cours de la dernière décennie. La législation y est plus souple qu'à Genève. Au bout du lac, la fameuse LDTR (loi sur les démolitions, transformations et rénovations de maisons d'habitation) fixe un plafond des loyers sur une période allant de trois (rénovation d'appartement) à dix ans (démolition) après les travaux, limitant les perspectives de rendement à court terme.

Revers de la médaille: ce dispositif n'a guère incité les propriétaires à procéder aux travaux d'entretien au fil des ans. A l'heure des grandes rénovations énergétiques, les plus petits d'entre eux ont été contraints de céder leur bien à des acteurs ins-

titutionnels, bien implantés à Genève, comme des caisses de pension ou des assureurs. «Il y a eu des ventes massives», relève la députée PLR Diane Barbier-Mueler. Pour la présidente de la Chambre genevoise immobilière, les caractéristiques d'un projet «dépendent toujours du type de propriétaire». Or les privés «peuvent plus facilement se permettre une gestion au cas par cas et plus sociale», selon elle.

Du point de vue des locataires, la LDTR reste une protection certaine. L'étude de l'EPFZ montre qu'environ 12 fois moins de personnes ont été contraintes de changer de logement à Genève qu'à Zurich, entre 2015 et 2020.

Dans le Kreis 4, l'ancien quartier rouge, les immeubles furent vendus par lot. Les appartements rénovés ont été loués à des locataires aisés, souvent des expats. Sur la Langstrasse, les petits commerces et les bistrots de quartier ont cédé la place à des bars chics, des magasins de vêtements de seconde main ou des chaînes d'alimentation bio. Une mutation qui s'est accompagnée d'une requalification de l'espace public.

En 2009, une étude de l'Université de Neuchâtel évoquait déjà ce phénomène de «gentrification par le neuf». Parmi ses principaux marqueurs: la «transformation paysagère».

Un préavis négatif

Piétonnisation et végétalisation: c'est ce qui attend la rue de Carouge. Une artère de petits commerçants, plus d'une centaine, majoritairement là depuis des lustres. Une indemnisation de

3,3 millions de francs a été avancée la semaine dernière, mais elle est déjà jugée «insuffisante» par les détaillants. «S'ils font faillite, les propriétaires qui ont les reins solides auront tout intérêt à attendre la fin des travaux pour relouer à des grandes chaînes. Les autorités n'ont pas anticipé ce risque», note un observateur avisé.

Membre de Survap, l'association d'habitants des Pâquis, Christoph Brandner raconte qu'il a récemment participé à une séance avec les autorités portant sur le projet de Croix-Verte. Des aménagements piétons et végétalisés réclamés de longue date dans ce quartier minéral. Le militant confie avoir soulevé la question de la gentrification lors de cette discussion. Les représentants du canton et de la ville auraient haussé les sourcils. «Or, le danger est réel», estime Christoph Brandner.

La conseillère administrative Marjorie de Chastonay s'est exprimée lors du rassemblement des Augustins. Elle a expliqué que des raisons «écologiques, urbanistiques et sociales» avaient conduit la ville à délivrer un préavis négatif sur la requête en autorisation de construire de Zurich Insurance. «On veut des quartiers plus conviviaux pour la population et plus attractifs pour les commerçants», insiste l'écologiste. Elle rappelle que des études ont montré que la piétonnisation avait aussi des effets positifs sur les commerces. Le risque de gentrification, elle y sera «attentive». «Ceux qui vivent dans un quartier doivent pouvoir y rester.» ■

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Comment ChatGPT est entré dans nos vies



Enzo Castéras, Zeliha Chaffin, Swann Deseine, Joachim Fernandes, Guillaume Fraissard, Juliette Garnier, Clara Georges, Jessica Gourdon, Clément Martel, Violaine Morin, Noa Moussa et Alexandre Piquard

Famille, logement, cuisine, santé, sport... Ainsi, 73 % des requêtes adressées au robot conversationnel vedette ont trait au quotidien

S'il reste sur sa trajectoire actuelle, ChatGPT deviendra le plus gros site Web du monde. » Cette prophétie, formulée par Sam Altman lors d'une conférence organisée le 9 septembre par le fonds Khosla Ventures, reflète l'ambition du dirigeant d'OpenAI, mais aussi une vraie tendance.

Lancé en novembre 2022, son désormais célèbre assistant conversationnel est déjà le cinquième site le plus visité au monde, selon Similarweb. Avec 2,5 milliards de messages par jour, soit 29 000 par seconde, il symbolise la pénétration croissante des services d'intelligence artificielle (IA) dans notre quotidien. ChatGPT touche environ déjà 10 % de la population adulte mondiale, selon OpenAI, qui revendique 700 millions d'utilisateurs hebdomadaires, soit près de quatre fois plus qu'un an plus tôt. « *C'est le développement technologique le plus rapide de l'histoire* », estime la start-up californienne dans un récent rapport.

Et elle n'est pas la seule : de nombreux autres géants du numérique poussent aussi leurs assistants conversationnels et les intègrent aux services en ligne les plus utilisés. Google revendique 450 millions d'utilisateurs mensuels pour Gemini et Meta, près de 1 milliard pour MetaAI, déployé sur Instagram, WhatsApp et Facebook. L'IA d'Elon Musk, Grok, intégrée à X, mais aussi Perplexity, Claude, le chinois DeepSeek ou le français Le Chat (Mistral) complètent le tableau de cette nouvelle offre foisonnante de chatbots.

L'entrée de l'IA dans la vie des utilisateurs pourrait se renforcer à l'avenir : les 18-25 ans représentent à eux seuls 46 % du total des messages envoyés à ChatGPT, selon l'étude publiée en septembre par OpenAI sur l'usage de son service chez les adultes. Et 22 % des moins de 13 ans en France utilisent déjà un chatbot plusieurs fois par mois, selon le baromètre Born Social, qui parle d'une « *généralisation* » de l'usage. Les femmes représenteraient désormais 52 % des utilisateurs de ChatGPT, contre seulement 20 % environ aux débuts du service, selon OpenAI.

Si les entreprises de la tech et les médias mettent souvent en avant les promesses de l'IA au travail, en particulier d'augmenter la productivité, ce sont en fait les usages non professionnels qui montent en puissance dans l'assistant d'OpenAI : ils représentaient 73 % de l'usage en juin, contre seulement 53 % un an plus tôt, selon l'entreprise.

Se dessine une IA du quotidien, où le chatbot joue un rôle aux confins de l'assistant personnel, du moteur de recherche et de l'outil de création de contenus. Selon OpenAI, dans 28 % des cas, les utilisateurs de ChatGPT sollicitent des conseils pratiques, notamment dans l'éducation. Dans 24 % ils cherchent des informations, sur des

personnes, des événements, des produits, des recettes... Et dans 23,9 %, ils cherchent à écrire un texte, un e-mail, un rapport ou tout document, mais aussi à le faire améliorer, résumer ou traduire.

Le Monde est allé à la rencontre de celles et ceux qui commencent à faire de ces outils un objet de tous les jours. Tous ces usages de l'IA posent des questions vertigineuses, sur l'attachement émotionnel des utilisateurs à ces compagnons virtuels, le respect de la vie privée, le rapport à l'éducation et à l'information, les risques d'addiction et l'impact climatique des data centers de plus en plus gros qui permettent à l'IA de répondre aux requêtes...

Demander des conseils pour éduquer ses enfants

Un soir de grande fatigue, à 22 heures, après avoir mis au lit sa fille de 2 ans et demi, Marie-Emmanuelle (les témoins ont requis l'anonymat) a poussé un soupir et ouvert Copilot, l'IA de Microsoft qu'elle utilise au travail.

Mère célibataire, cette chercheuse de 41 ans ne savait pas trop vers qui se tourner pour discuter de l'incident du jour : le matin, sa petite fille a refusé d'enfiler ses chaussettes et ses chaussures, jusqu'à ce que sa mère, à bout de nerfs, la menace de la priver de dessin animé. Elle donne en vrac à Copilot toutes les composantes de la situation et lui demande conseil. « *L'IA m'informe que ce n'est surtout pas le moment de punir – zut ! – ni de lever la voix – oups ! Elle m'explique que c'est un passage difficile pour elle, et qu'elle exprime son malaise émotionnel. Elle me conseille de la rassurer.* » Le lendemain, la petite fille jette sa cuillère pleine de pâtes en criant. Sa maman lui demande : « *C'est difficile en ce moment ?* » L'enfant hoche la tête, puis s'accroche à son cou et pleure. Un gros câlin qui calme la petite et convainc sa mère de l'utilité de Copilot.

Une étude publiée en juin, menée par le fonds d'investissement Menlo Ventures auprès de 5 000 Américains, montre que les parents font partie des utilisateurs les plus assidus de l'IA : 79 % des parents d'enfants de moins de 18 ans s'en servent et 29 % disent y avoir recours chaque jour. Qu'y font-ils ? A 34 %, ils y trouvent une aide logistique pour la vie de famille ; 28 % d'entre eux cherchent des informations sur des questions parentales.

A Füssen, en Allemagne, Marguerite, une conseillère dans la tech âgée de 40 ans, a elle aussi eu le réflexe IA. Un soir, son mari et elles ont décidé de demander de l'aide à ChatGPT. A 8 mois, leur troisième enfant se réveillait encore toutes les heures pour téter. Marguerite a défini son objectif : « *Réduire à deux tétées au maximum par nuit.* »

En découvrant le plan de bataille structuré que lui propose ChatGPT, Marguerite est impressionnée. Sauf que... « *Ça ne marche pas ! La théorie est très belle, mais, au bout de deux semaines, mon garçon ne dormait pas mieux.* » Marguerite a alors acheté un livre, *Je ne dors pas !*, d'Aurélie Callet et de Clémence Prompsy (De Boeck, 2021). Et là, tout a changé. A 11 mois, le garçon ne se réveille plus qu'une fois par nuit. Et Marguerite suit davantage son intelligence sociale qu'artificielle.

Réviser, rédiger et... tricher

Sur ses draps froissés, Gabriel (prénom modifié à sa demande), 18 ans, étale ses fiches de révision. Carnet ouvert, stylo en l'air, il s'applique à bâtir le meilleur plan pour un sujet de dissertation déniché en ligne : « *L'Etat et la révolution* ». Mais quinze minutes suffisent pour que Gabriel craque. ChatGPT prend le relais.

En moins de trois ans, les chatbots ont conquis les amphis, brouillant la frontière entre ce qui est noirci par la main et ce qui est généré par un algorithme. Rédiger un texte, corriger une faute, traduire un passage... 83 % des étudiants affirment utiliser ces outils pour leurs études, et près de la moitié d'entre eux pour réviser, d'après un sondage, repris dans un rapport du Sénat, de novembre 2023.

Nel Hamitouche, 18 ans, bachelier parisien, assume sur TikTok sa dépendance à ChatGPT. Dans son ancien lycée du 17^e arrondissement, retrace-t-il, « *tout le monde* » consultait l'outil comme un professeur particulier : « *On n'avait pas le temps de tout réviser. On voulait aussi une vie sociale. Donc, on était en mode "on l'utilise parce que c'est plus simple".* » D'abord pour résumer articles et documents, synthétiser ses cours, faire ses devoirs, jusqu'à prendre l'abonnement « *Plus* », facturé 23 euros par mois, qui offre des fonctionnalités élargies et une utilisation sans limites pour répondre à ses questions quotidiennes. « *On interagit comme avec un humain. C'est rapide, ça nous plaît. Du coup, c'est notre Google, quoi* », explique Nel.

Pour Camille Fradet, étudiante en master direction artistique à l'Ecole supérieure de publicité, ouvrir l'outil est devenu un réflexe. « *J'étais très forte pour proposer des concepts, inventer des idées. Puis, je me suis dit : "Si je ne consulte pas une IA, je n'y arrive plus"* », confie la jeune femme de 24 ans. Pour regagner son autonomie, Camille a réduit progressivement sa « *consommation* », réussissant petit à petit à retrouver sa créativité. Mais l'assistant reste à portée de main.

Au lycée aussi, les professeurs sont dans l'ensemble inquiets de l'irruption de cet assistant personnel capable de faire le travail à la place des élèves. Mais certains en ont pris leur parti : « *Je l'utilise de plus en plus*, admet ainsi André Laidli, qui enseigne la philosophie au lycée et en classe prépa. *J'essaie de refaire mes cours avec lui, de chercher des exemples ou des références... En fait, c'est d'abord un outil pour compléter et améliorer ce que j'ai déjà.* »

Cuisiner et remplir son frigo

« *Dis, mon concombre a des taches sombres, c'est toujours mangeable ?* », demande Tara Gianni à ChatGPT. Dans son appartement francilien, face à son frigo où traîne de la nourriture en fin de vie, elle a pris l'habitude de consulter l'IA. « *Je lui fais plus confiance qu'à ma coloc, s'amuse-t-elle. Faut pas gâcher, mais faudrait pas s'intoxiquer non plus* », raconte l'étudiante en contrôle audit à l'université Paris-Dauphine.

Alors que l'usage de l'IA se répand et se diversifie, celle-ci a fait irruption dans les cuisines des particuliers comme des professionnels. Victor Gelegen, 22 ans, s'est tourné vers elle dès 2023. Etudiant en gestion à Londres et adepte d'un régime strict, il cherchait à simplifier le suivi de ses repas. « *J'envoyais une recette à ChatGPT et il me donnait les macronutriments* », explique-t-il. Fini, les recherches manuelles sur Google ou la lecture fastidieuse des étiquettes.

« *Dire non à l'IA, ça n'a pas de sens, puisque tout le monde l'utilise* », tranche, de son côté, Matan Zaken, 32 ans, chef étoilé de Nhome, dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Il décrit cet outil comme l'équivalent d'un « *collègue* » qui l'aide à structurer ses idées, à valider ses intuitions, ou parfois à surprendre. « *C'est en discutant avec l'IA que j'ai découvert le potentiel aromatique des noyaux de datte torréfiés. Leur goût évoque le café, c'est une vraie surprise.* »

A l'Osteria Paradiso, restaurant italien de quartier à Belleville, Alessandro Candido s'en sert pour varier ses « *pastas* » du jour. « *Je lui demande : "Donne-moi une vingtaine de recettes italiennes traditionnelles", je pioche dedans selon les produits que j'ai et je fais ma version.* »

Faire son shopping et chasser les promos

D'après une étude réalisée en mai par la plateforme financière Adyen, auprès de 41 000 consommateurs dans 28 pays, plus d'un tiers des consommateurs font déjà appel à l'IA pour faciliter leurs achats. Chez les jeunes, cette proportion atteint 57 %. Certains demandent à ChatGPT de dénicher des codes promo en ligne pour les produits qu'ils ciblent. D'autres demandent à l'IA de repérer le site d'e-commerce proposant le meilleur prix, ou encore de fournir un comparatif des marques. Et de plus en plus d'acheteurs se promènent en rayons équipés de leur téléphone, préférant questionner ChatGPT plutôt que les vendeurs...

« *J'ai tout mis dans ChatGPT : je lui ai demandé de comparer les prix, la puissance des modèles, l'autonomie de la batterie en lui envoyant une capture d'écran des propositions de Boulanger, la Fnac et Back Market* », explique Paul, 20 ans, étudiant récemment installé à Marseille. Il a opté pour un abonnement payant, à 25 euros par mois, précisément pour cette fonctionnalité d'analyse des photos. Il a suivi l'avis apparu sur l'appli lui conseillant trois modèles en fonction de son budget. En magasin, il n'a fait appel au vendeur de l'enseigne que pour obtenir le produit en stock.

Choisir ses loisirs et sorties culturelles

Quand Sophie, étudiante en médecine de 25 ans, cherche un film à aller voir au cinéma, une sortie à faire avec ses amis ou un restaurant, son premier réflexe est de lancer ChatGPT. « *Je lui indique mon humeur, le genre de films dont j'ai envie, je lui dis que je veux un film où j'apprends quelque chose, etc.* », raconte celle pour qui les moteurs de réponse utilisant l'IA sont devenus de précieuses sources de recommandations culturelles et, au-delà, de loisirs. « *Je lui demande même des résumés pour pouvoir comparer.* »

Terminé les longues minutes passées sur les moteurs de recherche, l'IA se plie aux demandes les plus pointues : lieux d'habitation ou l'arrêt de métro le plus proche, la météo du moment, l'envie de marcher longtemps ou pas, l'âge recommandé des spectateurs... « *S'il pleut, pas la peine qu'il me propose une activité dehors. C'est vraiment un gain de temps* », commente Sophie. Même rituel pour les sorties au restaurant, avec en prime la possibilité d'avoir un comparatif des tables. « *C'est plus rapide qu'avec les moteurs de recherche, où il faut cliquer sur tous les liens pour se faire un avis* », estime l'étudiante qui se dit le plus souvent « *contente* » des conseils prodigues par ce chatbot aux allures de guide culturel.

Organiser ses vacances

Sur ChatGPT, la requête « *Je cherche un hébergement pour quatre personnes, dont deux enfants, pour une semaine à Marseillan à la Toussaint, avec chien admis, et un budget d'environ 700 euros* » offre une sélection sur différents sites – Airbnb, Gîtes de France, PAP Vacances, VRBO, Maeva... – avec une comparaison des prix dans un tableau, ainsi que les « plus » et les « moins » de chaque option, selon sa configuration familiale. L'outil donne aussi des conseils divers : vérifier les conditions d'annulation, s'assurer de la présence de chauffage... et propose des liens pour réserver l'option choisie.

« *C'est un vrai gain de temps, et cela évite de se fatiguer à chercher des réponses sur de multiples sites* », résume Catherine, 71 ans, retraitée. Cet été, elle est partie avec ses deux petites-filles pour une semaine à Lisbonne. Une fois l'appartement trouvé sur la plateforme d'échange de maisons entre particuliers HomeExchange, elle a interrogé ChatGPT pour organiser ses journées sur place. « *J'ai demandé un programme adapté au mois d'août pour deux personnes de 70 ans avec deux ados.* » Le résultat, décliné jour par jour, combinait à la fois des incontournables et des suggestions fondées sur l'âge des participants – visite de l'aquarium, session shopping, jardins, meilleurs *pasteis de nata*... « *Une fois sur place, on s'est inspirés de ce programme, mais on a également beaucoup utilisé le Lonely Planet. Cela ne remplace pas complètement les guides papier, mais cela donne une bonne base* », pense-t-elle.

Chercher un logement

Taper à la porte des agences immobilières, éplucher les petites annonces, surfer sur les sites spécialisés pendant des heures... « *Trop fastidieux* », estime Abdel. « *J'ai demandé à ChatGPT de me trouver des plateformes proposant uniquement des colocations*, relate ce chargé d'études statistiques de 24 ans. *Il m'en a donné trois, qui n'étaient pas apparues quand je cherchais sur Google.* » Le jeune homme, qui recherche un logement sur Paris depuis près de quatre mois, estime que les moteurs de recherche sont « *devenus trop flous* ».

Comme Abdel, ils sont nombreux à se tourner vers les chatbots d'IA générative, dans l'espoir qu'ils les aident à trouver un appartement, avec l'avantage de pouvoir personnaliser leur requête. « *J'ai dit à ChatGPT que je déménageais de Lyon à Marseille, que j'avais 25 ans, que mon budget maximal était de 600 euros, et que je voulais habiter un quartier qui bouge* », détaille Jade, conseillère dans l'alimentation durable. En quelques secondes, l'agent virtuel lui a proposé « *une liste d'appartements qui répondent à [ses] critères* ».

Contrairement aux agents immobiliers ou propriétaires qui battent parfois le froid devant les dossiers qu'ils estiment trop légers, l'IA, elle, ne juge pas. Voire, elle console. Démotivé après avoir passé plus de quatre mois à chercher un appartement à Paris, Naël a choisi de « *poser son problème* » à ChatGPT : « *Je lui ai dit que je galérais et que je ne pouvais pas mettre plus de 800 euros dans un loyer* », relate le jeune homme de 25 ans, qui termine ses études de droit. La réponse qu'il reçoit est teintée d'une certaine compassion : « *Il m'a dit qu'effectivement j'avais un profil compliqué et m'a réorienté vers des organismes, comme le Crous et la caisse d'allocations familiales, qui pouvaient m'aider.* » Reste que l'IA ne peut pas faire de miracle face à la pénurie de logements – et elle renvoie parfois à des annonces qui n'existent plus.

Gérer son budget

Mina Bouyagui, 29 ans, a fait de l'IA son conseiller bancaire. « *Je veux acheter un deux-pièces à Saint-Ouen [Seine-Saint-Denis], il m'a fait un plan d'épargne dans un tableau Excel pour réussir à mettre quelques centaines d'euros de côté tous les mois* », témoigne cette cheffe de projet événementiel.

Et certains vont encore plus loin. Lina-Eva, 24 ans, l'assume : ChatGPT connaît toute sa vie. Assistante de direction, elle lui a envoyé en pièce jointe ses fiches de paie, ses quittances de loyer, le montant exact de ses charges et de ses abonnements numériques pour bénéficier d'un « *suivi personnalisé* ». « *Est-ce que j'ai le droit de toucher une prime d'activité ?* », « *Est-ce que j'ai le droit d'ouvrir un plan d'épargne-logement ?* » Forte de toutes les données qu'elle possède sur elle, l'IA répond en deux secondes à ses questions. « *Avant, je me renseignais sur Google et ça prenait des plombes, et j'obtenais des généralités.* » Et le risque de fuites de données personnelles ? « *Peu importe, je préfère que mes données soient récoltées par une IA plutôt que connues de mon banquier.* »

La méfiance envers les banquiers « *date d'avant l'intelligence artificielle* », explique Jeanne Lazarus, sociologue spécialiste des questions de banque et d'argent au CNRS et à Sciences Po. En particulier chez les jeunes générations, « *qui ne vont quasiment jamais dans les agences bancaires, tout se fait en ligne* ».

Prendre un premier avis avant le médecin

Après la chute brutale de sa fille de 4 ans lors d'une promenade, Pierre, fonctionnaire de 33 ans, a été pris de panique. « *Elle avait seulement saigné un peu du nez, mais, à notre retour, elle a commencé à faire une poussée*

de fièvre : j'ai eu peur que ce soit le signe d'un traumatisme plus grave. » Chez lui, il décrit l'accident et les symptômes à ChatGPT, qui lui conseille de « faire examiner sa cloison » : il s'agit peut-être du début d'un rhume, ou le signe « rare » d'une complication plus sérieuse liée à la chute. Par chance, Pierre parvient à décrocher un rendez-vous dans la journée avec une pédiatre, qui constate que la fièvre est due à un coup de froid, confirmant la piste évoquée par l'IA.

De la bobologie aux décryptages d'examens médicaux complexes, le recours à ChatGPT est devenu courant. Au grand dam des médecins, qui s'inquiètent que certains patients lui accordent une confiance aveugle, au risque de mettre en danger leur santé, faute de véritable avis médical.

Cadre dans une banque, Houssein, 40 ans, a testé ChatGPT à plusieurs reprises ces derniers mois, notamment après une rage de dents pour laquelle il avait été soigné avec des antibiotiques. « *J'avais une perte du goût et de l'odorat. Il m'a indiqué que c'était un effet secondaire potentiel de mon traitement, ce que m'a confirmé un médecin par la suite* », raconte-t-il.

Auparavant, le Francilien l'avait utilisé pour comprendre les résultats du bilan sanguin et de l'IRM que son père venait de réaliser. « *Avant, le réflexe, c'était plutôt d'aller sur des sites Internet comme Doctissimo. Là, je lui ai juste soumis une photo, et il m'a listé en quelques secondes les différents scénarios possibles, qui allaient d'un cancer à une pathologie bénigne : c'était à la fois pertinent et effrayant* », détaille Houssein.

Faire du sport

« *C'est d'une simplicité enfantine* », relate Antoine. A 36 ans, ce « *sportif relatif* », comme il se décrit, a choisi de « *confier[son] corps à ChatGPT* » pour épaisser sa silhouette, qu'il estimait fluette. « *J'ai pris une photo de moi torse nu et j'ai demandé à l'IA de me préparer un plan pour me renforcer chez moi* », décrit ce Lyonnais. En quelques secondes, un programme de mise en forme sur six semaines a été généré, détaillant les exercices y compris à l'aide de schémas, accompagné d'un système de rappel quotidien sur son téléphone.

« *En matière d'exercice ou de connaissance pure, l'IA sera toujours en avance par rapport à un coach, car elle a accès à toute la connaissance d'Internet*, constate Mathieu Riner, gérant d'un studio de coaching à Colmar. *Mais un coach est là pour corriger, expliquer et surtout motiver. Et, s'il n'y a pas de maîtrise du mouvement, ça peut mener à des blessures. Et ça, ChatGPT ne peut pas le remplacer.* »